
U d'/of OTTAWA
39003003419610

8-1-69

ÉMAUX BRESSANS

Les Émaux Bressans *de* Gabriel Vicaire, *deuxième volume* des Poètes *de la* Bibliothèque du Bibliophile, *ont été tirés à 1.000 exemplaires ainsi numérotés, suivant la justification uniforme de cette collection :*

Nos 1 à 10. — Exemplaires sur papier de Chine.
Nos 11 à 30. — Exemplaires sur papier impérial du Japon.
Nos 31 à 1.000. — Exemplaires sur vélin de Hollande Van Gelder filigrané au titre de la collection

Il a été tiré en outre 25 exemplaires hors commerce marqués alphabétiquement de A à Z.

Exemplaire N° 330

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE

GABRIEL VICAIRE

ÉMAUX BRESSANS



LYON

H. LARDANCHET, ÉDITEUR

RUE PRÉSIDENT-CARNOT, N° 10

1919

Pauvres chevriers perdus dans la plaine,
S'il nous fait pâtir hiver comme été,
Regardez du moins notre pauvreté
Ne méprisez pas nos bonnets de laine.

Nous voici mignon tous à vos genoux
Souriez un peu, soyez charitable
Nous sommes aussi nés dans une étable
Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous. »

— Et se prosternant devant la madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des raves, des noix, du lait de brebis.
Et c'est de grand cœur que cela se donne...

Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'enfant a souri disant : Je vous aime
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents

III

Déjà le boudin rissole
Entendez-vous, compagnons,
Chanter dans la casserole
Les petits oignons ?

FAC-SIMILE DU MANUSCRIT DES ÉMAUX BRESSANS

Flanqué d'un pot de moutarde
Et d'un cervelas fumant
Le ramequin nous regarde
Amoureusement.

Et quand couronnant l'agape
S'étale énorme et joyeux
Au beau milieu de la nappe
Un broc de vin vieux.

En avant la bonne ripaille !
Entonnons tous l'air connu :
Nous ferons la bonne ripaille
Noël est venu !

Au gai carillon des cloches
De la messe de minuit
Nos innocentes bamboches
Mêleront leur bruit

Dieu qui vint par sa naissance
De sauver le genre humain
Souffre aujourd'hui qu'on l'encense
Le verre à la main

ÉMAUX BRESSANS

Dès qu'arrive le dimanche,
Marion, qui veut danser,
Commence à se trémousser,
En passant sa cotte blanche,

Et sur ses tétins naissants,
Ses tétins couleur d'aurore,
Avec orgueil, elle arbore
Une croix d'émaux bressans.

Certes, ce n'est pas grand'chose,
Ce gage d'un simple amour ;
Un peu d'or, et, tout autour,
Du bleu, du vert et du rose.

D'accord, messieurs, mais au cou
De la gentille fermière,
Rien ne rit à la lumière
Comme cet humble bijou.

La matière en est commune,
Mais quel charme sans pareil !
Il a l'éclat du soleil,
La douceur du clair de lune,

Et quand Jacques, tendrement,
Fait de l'œil à la mignonne,
On dirait qu'elle rayonne
Comme le Saint-Sacrement !

*
* *

Vrais joyaux du petit monde,
Imaginés tout exprès
Pour qu'on puisse à peu de frais
Les mettre aux mains de sa blonde,

Les fins émaux que voici
Sont de la même famille.
C'est coquet et cela brille,
D'aucuns les aiment ainsi.

Ils viennent de la campagne,
Comme l'air, le vent, les eaux,
Comme le chant des oiseaux
Qu'un bruit de source accompagne.

Je les ai faits sans savoir,
Loin des maîtres, loin des foules,
Dans la cour, auprès des poules,
Près des bœufs à l'abreuvoir.

Je les ai faits sur la route,
Au cabaret, Dieu sait où,
En écoutant le coucou
Ou bien en buvant la goutte.

Ce joli noir, je l'ai pris,
Au bois, à l'aile des merles,
J'ai trouvé ces blanches perles
Dans l'herbe des prés fleuris.

Le vert de ces émeraudes
Est celui de mon verger,
Ces opales font songer
Au lait qui court dans les gaudes.

Et ce rubis, que de feu !
C'est au couchant qu'il ressemble ;
Dans cette turquoise tremble
Un coin de notre ciel bleu.

*
* *

Bonnes gens de mon village,
Bergers et fermiers bressans,
Beau gars aux yeux caressants,
Amoureuse au cœur volage,

Chez vous on est indulgent,
Peu de chose vous contente ;
Aussi j'ai dressé ma tente
Près de vos ruisseaux d'argent.

Voici que l'angelus sonne ;
Entrez, parlez au marchand.
Il ne semble pas méchant
Et ne trompera personne.

C'est l'instant, entrez, entrez,
Choisissez dans la boutique.
Près d'une agrafe rustique
Voici des anneaux dorés,

Voici des pendants d'oreilles,
Force croix et bracelets,
Des grains pour les chapelets,
Que sais-je? Un tas de merveilles!

Aïeule au grave maintien,
Je crois avoir votre affaire.
Ne puis-je te satisfaire,
Belle enfant, qui ne dis rien?

Cette bague ira sans doute
A ton petit doigt mignon.
Fort bien. — Et toi, compagnon,
Bayant à la lune, écoute.

Chaque matin tu t'en vas,
Soupirant à fendre l'âme,
Et rien n'égale ta flamme
Mais cela ne suffit pas.

Veux-tu ravir ta maîtresse,
La rendre folle à lier?
Vite achète ce collier
A l'homme de Bourg en Bresse.

EN BRESSE

A Léon Valade.

Il soufflait cette nuit un grand vent de jeunesse.
Ah! bonsoir aux soucis maintenant! Notre Bresse
A mis à son corsage une fleur de pêcher.
La vieille fée en Saône a jeté sa béquille,
Et rit à pleine voix comme une jeune fille.
Hourra! l'amour au bois, l'amour va se cacher!

Et me voilà parti. Gai comme l'alouette,
Je m'en vais, fredonnant quelque vieille ariette.
Devant moi tout est calme, immobile et charmant.
C'est mai, le ciel joyeux rit au travers des branches,
Sous les buissons en fleur l'eau court, et, toutes blanches,
Les fermes au soleil se réchauffent gaîment.

Voici la mare verte où vont boire les canes,
L'enclos ensoleillé, plein de vaches bressanes,
D'où l'on voit devant soi les merles s'envoler;
Ici les peupliers ébranchés; là des saules
Trapus, noueux, courbant leurs solides épaules
Comme de vieux lurons que l'âge fait trembler.

Plus loin c'est la maison des Frères, et l'église,
Avec son coq gaulois et sa toiture grise ;
Puis, l'auberge enfumée : *Au grand saint Nicolas.*
L'enseigne pend au mur où bourdonnent les ruches.
La nappe est mise. Holà ! qu'on apporte les cruches,
Nous boirons au bétail à l'ombre des lilas.

JEANNE

A Alphonse Daudet.

Au petit jour, voici la Jeanne
Qui part avec sa mère-grand,
Pour la foire de Saint-Laurent,
A califourchon sur son âne.

Elle entre dans ses dix-huit ans,
Son œil de malice pétille,
La jeunesse en elle frétille
Comme un carpillon au printemps.

Pas de mines plus éveillées,
Quand, après un conte joyeux,
Les garçons lui font les doux yeux,
En teillant le chanvre, aux veillées.

Une nonnette en son couvent,
Sous le voile, n'est pas si fraîche.
Sa joue est une belle pêche
Que le soleil dore en plein vent.

Aussi faut-il voir, c'est merveille,
Tout fier de son fardeau charmant,
Le petit âne aller gaîment,
Tendant le nez, dressant l'oreille.

Hi, han ! hi, han ! — Sans s'arrêter,
Par les descentes, par la plaine,
Il trotte, trotte à perdre haleine.
Impossible de mieux chanter ;

Et Jeanne laisse, fine mouche,
Poindre, au bord de son blanc jupon,
Un bout de mollet si fripon
Que l'eau vous en vient à la bouche.

Déjà c'est l'heure du réveil,
Les coqs ont sonné la diane.
Il n'est pas de ferme bressane
Qui ne s'ouvre au premier soleil.

Sur la grand'route, en longue file,
Les lourds chariots vont roulant.
Gens et bêtes, caracolant,
Chacun s'empresse vers la ville ;

Ici, grave et lent, apparaît,
Près d'un agneau qui se trémousse,
Un grand bouc maigre à barbe rousse,
Ses vieilles cornes en arrêt ;

Plus loin c'est une chèvre folle
Qui grappille à tous les buissons,
Une truie et ses nourrissons,
Un jeune veau qui cabriole ;

Puis viennent, barrant le chemin,
Laboureurs, valets de charrue
A face rougeaude et bourrue,
Leur bâton noueux à la main.

Mais à voir Jeanne, si gentille,
Les yeux rieurs, l'air avenant,
Plus d'un pense, en se retournant :
Tudieu ! le joli brin de fille.

L'aïeule pourtant sur ses doigts
Compte le gain qu'elle va faire.
« Les blés sont rares, bonne affaire !
Un et un deux et un font trois.

« Quant au porc, il s'en ira vite.
Voyez ce monsieur, quel satin !
Il vaut plus d'argent, c'est certain,
Qu'il n'est gras ; qu'en dis-tu, petite ? »

Mais la belle est on ne sait où.
Ce qui l'occupe, je suppose
Que c'est un nœud de ruban rose,
Une croix d'or, un tour de cou.

« Dieu ! que de bijoux, pense-t-elle,
Nous allons voir ! Que c'est tentant !
Si grand'mère voulait, pourtant,
J'aurais l'air d'une demoiselle! »

Ainsi piétons et cavaliers,
Tout un chacun trotte et chemine.
La Saône au lointain se devine,
Bleue au travers des peupliers ;

Quand tout à coup notre gaillarde
S'arrête ; elle se dit : « Bien sûr,
Là-bas, derrière ce gros mur,
C'est Jean-Louis qui me regarde. »

Et de rougir. — On voit trembler
Sous le fichu sa gorge pleine.
Amour, à la Saint-Jean prochaine,
Aura, je pense, à qui parler.

PAYSAGE

A Octave Lespinasse.

Il est charmant, ce paysage,
Peu compliqué, mais que veux-tu ?
Ce n'est qu'une mer de feuillage,
Où timide, à peine surnage
Un tout petit clocher pointu.

Au premier plan, toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants, de l'herbe immobile
Un bœuf se détache et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

Vis-à-vis, gardant ses ouailles,
Le nez penché sur un tricot,
Tandis qu'au loin chantent les cailles,
Une vieille compte ses mailles,
Rouge comme un coquelicot.

Et moi, distrait à ma fenêtre,
Je regarde et n'ose parler.
A quoi je pense ? A rien peut-être.
Je regarde les vaches paître
Et la rivière s'écouler.

LES QUATRE SAISONS

A André Theuriet.

I

Mon Dieu, que l'hiver est loin!
Dans la fraîcheur matinale,
Quelle bonne odeur du foin
S'exhale!

La Bresse n'a plus sommeil;
La Bresse ressuscitée
Rit gaîment, au grand soleil
Plantée.

En sa robe de gala
Voyez-la toute fleurie.
Un souffle ondule sur là
Prairie.

Et soudain tout reverdit,
Tout sent l'iris et la fraise;
Chaque vivant s'ébaudit
A l'aise.

L'eau murmure dans les bois,
Le blé nouveau pousse, pousse ;
Gai loriot, que ta voix
Est douce !

Dans le matin rose et bleu,
Radieux et plein de grâce,
C'est le printemps du bon Dieu
Qui passe.

Ami, ton cœur veut s'ouvrir.
En avant donc ! Par le monde
Il est temps d'aller courir
La blonde.

II

Voici bien longtemps qu'aux bois ont fleuri
Les philibanberts avec les pervenches ;
Un silence lourd règne sous les branches,
Le ruisseau d'argent est presque tari.

Comme un travailleur à bout de courage,
L'été s'est laissé choir tout de son long;
La terre est en feu, le ciel est de plomb;
Qui pourrait encor tenir à l'ouvrage?

Aussi Pierre Loup, le bon moissonneur,
Est allé dormir derrière une gerbe.
Il dort harassé, vaillant et superbe;
Sa figure a pris un air de bonheur.

A quoi rêve-t-il? A la ménagère
Qui file, en chantant, devant sa maison,
Et dont on peut voir, blanche à l'horizon,
S'envoler gaîment la cotte légère?

A quoi rêve-t-il ? Aux jeux sur le pré,
Aux cloches avec leur voix argentine,
A ce fin dimanche où la Clémentine
S'en vint l'inviter au branle-carré?

Non, non, son trésor, sa chère maîtresse,
Celle qu'adoraient déjà ses aïeux,
C'est la noble terre au parler joyeux
Que féconde encor le soleil de Bresse.

Parfois elle est dure au pauvre galant.
N'importe: il se tait devant sa colère;
Il n'a qu'un désir, vivre pour lui plaire,
Qu'un souci, mourir en la contemplant.

Dans l'or du couchant comme elle flamboie,
Lasse, oh oui, bien lasse, et fière pourtant !
Elle fait un signe; il voit, il entend,
Et son humble cœur est rempli de joie.

III

Hourra ! Le voici venu
A cheval sur une tonne,
Le satyre au pied cornu,
 Le joyeux automne !

Vif comme un gros papillon,
Vrai garçon de belle mine,
De soufre et de vermillon
 Son nez s'enlumine...

Ah ça ! serais-je un peu gris ?
Je ne trouve plus la porte.
L'automne en traître m'a pris.
 Le diable m'emporte !

Ah ! ce petit vin follet,
Ce vin qu'on passe à la ronde,
Ce joli vin blanc, qu'il est
 Dur au pauvre monde !

D'abord il n'a l'air de rien ;
Chacun lui fait la conduite
Comme aux personnes de bien.
 Mais gare la suite !

Toujours riant et chantant,
Un air doux sur le visage,
Qu'il vous fait, tambour battant,
Voir de paysage!

Tiens, tiens, tiens... notre maison
S'est mise à danser. Mazette!
Te faudrait-il un grison,
Ma vieille grisette?

Et le grave pot d'étain,
Où la liqueur se fait rare,
Braille comme un sacristain;
Le fait est bizarre.

Ma table tourne, je crois,
Mon escabeau perd la tête;
Jusqu'à l'écuelle de bois
Qui semble à la fête.

Ils auront bu leur content
Et couru la pretantaine;
J'en aurais fait tout autant,
La chose est certaine.

Qu'ils prennent donc leurs ébats!
Ma foi, ne soyons pas rogue.
Hélas, hélas! ce n'est pas
Tous les jours la vogue.

Et quoi qu'il puisse arriver,
Jamais un Bressan ne boude,
Dès qu'il s'agit de lever
Gentiment le coude.

IV

Quand j'ouvris ma fenêtre, oh! quel enchantement!
De la neige partout avec un soleil rose!
Une indicible paix était sur toute chose ;
On eût cru voir rêver la Belle au bois dormant.

Comme une demoiselle en robe du dimanche,
Mon cher petit village était vêtu de blanc ;
L'hiver, le vieil hiver est un rude galant
Qui fait encor l'amour avec sa barbe blanche.

L'étang resplendissait comme un poisson d'argent ;
Les arbres de la place étincelaient de givre.
Ah! dans cette clarté qu'on a plaisir à vivre,
Qu'on se sent l'âme tendre et le cœur indulgent !

La nature a toujours sa couronne fleurie;
Toute brisée encor de son sommeil d'été,
Voici qu'elle s'éveille en un bois enchanté
Où chaque feuille d'arbre est une pierrerie.

Nous avons retrouvé les antiques refrains
Et repris le sentier de notre adolescence ;
Au ciel d'un bleu sans tache un souffle d'innocence,
Comme un vol d'étourneaux, emporte nos chagrins.

Ainsi j'allais, rêvant, les pieds dans la rosée,
A celle qui me tient en sa douce prison,
Et, comme je passais derrière sa maison,
Je la vis tout à coup venir à la croisée.

Du côté du jardin, de perles constellé,
Lentement, prudemment, elle avançait la joue,
Et ses lèvres avaient une adorable moue,
Et son petit nez rose était presque gelé.

Que j'aimais à la voir, toute naïve encore,
Dans ce cadre immobile et cependant joyeux!
Par instants une flamme éclatait dans ses yeux
Francs comme la jeunesse et purs comme l'aurore.

Je te voyais sourire, et je n'osais parler,
Car, dans cette blancheur qui tombait de la nue,
Tu semblais, ô ma reine, une fée ingénue,
Et je tremblais qu'un mot ne te fît envoler.

Qui sait ce que demain nous garde ? Où m'en irai-je ?
Loin de ton cœur peut-être et loin de ton amour ;
Mais tu m'apparaîtras jusqu'à mon dernier jour
Comme le bon soleil qui riait sur la neige.

BONHEUR BRESSAN

A Paul Leser.

J'ai fait plus d'une fois le rêve de Jean-Jacques:
Avoir, près d'un pêcher qui fleurirait à Pâques,
Un bout de maison blanche au fond d'un chemin creux.
C'est tout ce qu'il me faut, je crois, pour être heureux.
Ce serait tout là-bas, proche la Samiane,
En un recoin fleuri de la terre bressane,
Où de mon lit, du moins, je verrais quelquefois
Le matin se lever, rose, au-dessus des bois.
Là mes jours s'en iraient à la bonne franquette.
Peu de soucis au cœur, pas de sotte étiquette,
Mais un enchantement toujours jeune et nouveau.
Vêtu du sarrau bleu, coiffé du grand chapeau,
Parmi les paysans, je vivrais comme un sage,
Attrapant chaque jour une rime au passage.
Et que d'humbles plaisirs, antiques mais permis,
Dont je ne parle pas! Avec de bons amis,
Tous au même soleil, comme on serait à l'aise!
Le soir, sous la tonnelle on porterait sa chaise;
Bientôt le petit vin de Bresse interviendrait,
Bavard comme toujours et toujours guilleret;

Puis à la nuit, chacun rêvant de sa chacune,
On fumerait sa pipe, en regardant la lune.
Ainsi je vieillirais et j'attendrais mon tour,
A ne jamais rien faire occupé tout le jour.
Je n'en demanderais, ma foi, pas davantage ;
Mais s'il venait, rêveuse, un soir à l'ermitage
Quelque fillette blonde avec de jolis yeux,
Pour la bien recevoir on ferait de son mieux.

PETITE MARIE

A Albert Mérat.

I

La petite Marie
S'en va par le sentier
Qu'embaument l'églantier
Et l'épine fleurie.

Sous le fourré joyeux
Elle passe farouche,
Un brin d'herbe à la bouche,
Une folie aux yeux ;

Et le matin enchante
Si doucement les bois,
Si câline est la voix
Du rossignol qui chante,

Le soleil vient dorer
Si gentiment la mousse,
Que l'enfant se courrouce
Et se met à pleurer.

II

Ah ! qu'as-tu donc, pauvrette ?
Pourquoi pleurer ainsi ?
Laisse-là le souci,
Prends la fleur d'amourette.

— Non, je suis en émoi
Et ce n'est pas sans cause.
Voyez plutôt la rose
Qui se moque de moi.

Grand Dieu, qu'elle est heureuse,
Quand, au premier rayon,
Accourt le papillon
Dont elle est amoureuse !

Comme ils vont s'embrasser,
Se dire des tendresses !
Et jamais leurs caresses
Ne les peuvent lasser.

Dès que paraît l'aurore,
Qui fait soudain toc toc,
Sinon le petit coq
Au plumet tricolore ?

Coco, coquerico!
Il va, vient, se prélasse,
Et quand sa belle passe,
Il frappe de l'ergot,

On vient de loin entendre
Le rossignol d'avril;
Mais pour qui chante-t-il?
Pour sa mignonne tendre.

Et moi, comme en été
Pâlit la violette,
Je me fane seulette,
En ma fleur de beauté.

Les gens de mon village
Ne savent donc rien voir!
Nul ne veut donc avoir
Mon petit cœur volage!

Mes seize ans vont fleurir
Et l'on n'y prend pas garde;
Personne ne regarde
Ma fenêtre s'ouvrir.

Jamais on ne m'apporte
Un ruban rose ou blanc;
Pas le moindre galant
Qui m'attende à la porte.

Quel divertissement
Pour tout le voisinage!
Quelle honte, à mon âge,
De n'avoir pas d'amant!

— Rassure-toi, pauvrette,
Ne pleure pas ainsi.
Sous le jaune souci
Va poindre l'amourette.

Après l'hiver grognon
Le joli pré verdoie.
Voici l'heure de joie
Et le printemps mignon!

III

La petite Marie
A repris le sentier
Qu'embaument l'églantier
Et l'épine fleurie.

Sous tes cheveux bouclés,
Bergère, ma bergère,
Tu t'en vas, plus légère
Que le vent dans les blés.

Mais qui donc siffle ? Écoute,
Connais-tu la chanson ?
Vois un peu ce garçon
Au tournant de la route.

C'est le beau Nicolas,
Le beau scieur de planches,
Qui tient dans ses mains blanches
Un bouquet de lilas.

« Du côté de Saint-George,
J'allais prendre du bois... »
Il hésite ; la voix
Lui demeure à la gorge.

Elle aussi reste court.
« J'allais cueillir la fraise... »
— Et cependant, pleins d'aise,
Tous deux se font la cour.

Mais à peine un sourire ;
Pas même un compliment.
Ils s'aiment tendrement.
A quoi bon se le dire ?

Et la main dans la main,
Sentant leur cœur qui tremble,
Ils savent bien ensemble
Allonger le chemin.

Que leurs yeux sont humides
Comme ils ont l'air contents !
Avant qu'il soit longtemps,
Ils seront moins timides !

LES YEUX DE NANON

A André Lemoyne.

Dès que le marguillier a sonné la prière,
Assis au cabaret de Claude Juvanon,
J'aime à chanter gaîment les yeux de ma Nanon,
En buvant la rincette avec mon ami Pierre.

Les yeux de ma Nanon sont bleus comme le ciel,
Bleus comme le manteau de la Vierge Marie.
Ils ont plus de tendresse et de folâtrerie
Que deux jeunes époux dans leur lune de miel.

Ils flambent au matin comme une gavolée,
Par un beau jour d'hiver couronné de grésil ;
Ils sont plus innocents que le soleil d'avril,
Ils sont plus amoureux que la nuit étoilée !

S'ils n'étaient pas si bons, ils auraient tant d'esprit !
La plus folle brindille, en passant, les enchante.
Ils voient dans le buisson un oiselet qui chante
Et dans le vaste monde un maître qui sourit.

Ah ! bien mal avisé qui ne voudrait leur plaire !
Ils font à la maison la pluie et le beau temps.
Ce sont des yeux rieurs, des yeux de dix-huit ans
Qui ne savent comment on se met en colère.

Ils sont francs comme l'or, les yeux de ma Nanon,
Francs comme l'or vaillant, et pleins de modestie.
S'amuse-t-on, bien vite ils sont de la partie.
Parle-t-on mariage, ils ne disent pas non.

— Et justement voici la belle qui chemine
Vers le moulin gentil, par le bas de l'étang,
Et moi, qui l'aperçois, j'ai le cœur bien content,
Rien qu'à voir de si loin comme elle a bonne mine.

O Nanon, mon trésor, me voici tout joyeux,
Me voici devant toi pour être ton esclave !
Puisque dans la paroisse il n'est rien de si brave,
Souffre, mon cœur joli, que j'embrasse tes yeux.

A LA VOGUE

A Henri Bidauld.

C'est fête. On chante, on se trémousse.
Aujourd'hui tous les chats sont gris.
Jean fait tomber, le malappris,
La grande Lise sur la mousse.

Puis c'est Fanchette que l'on pousse.
Demain que de pauvres maris
Vont se réveiller, bien surpris !
Et voici Jeanne à la rescousse.

Monsieur le maire est ramené
A son logis par deux notables.
La nuit survient. — De leurs étables,

Les bêtes, qui n'ont pas dîné,
Regardent, d'un air étonné,
Toute la vogue sous les tables.

TOUT A L'HEURE

A Alfred Rousseau.

Tout à l'heure, par la prairie,
Du côté du bois de Bettant,
Apparaîtra, toute fleurie,
Celle que mon cœur aime tant.

Elle apparaîtra, plus charmante
Que le matin à son réveil,
Et dans un des plis de sa mante
Elle apportera le soleil.

S'il voyait ses yeux d'émeraude,
L'empereur serait son galant.
Moi, je suis l'abeille qui rôde,
Craintive, autour du rosier blanc.

Elle marche comme une reine
Au milieu d'un peuple empressé;
Moi, je suis l'humble marjolaine
Qui fleurit quand elle a passé.

Sa bouche a le goût de la fraise,
La bonne odeur de l'aubépin ;
Moi, je brûle comme la braise
Dans le four à cuire le pain.

Et mon cœur, si longtemps rebelle,
Mon cœur chante comme un oiseau,
A voir au loin ma toute belle
Qui se regarde et rit dans l'eau.

O verts buissons, profondes haies
Où l'amour aime à se cacher,
Marronniers, chênes et saulaies,
Vous qui la sentez s'approcher,

Forêts dont l'ombre me dérobe
Méchamment l'enfant du bon Dieu,
Pour que j'aperçoive sa robe,
De grâce, écartez-vous un peu!

La voici, ma petite Annette,
La rose du pays Bressan.
Le merle et la bergeronnette
Lui font la conduite en dansant.

La voici, fraîche, gaie, alerte
Ainsi que le furet des bois.
A ses pieds la mousse est plus verte,
Le buisson fleurit à sa voix.

Douce extase, heure fortunée,
Joie ineffable du printemps!
Tout le bleu de la matinée
Est dans mon cœur quand je l'entends.

AU SERMON

A Paul de la Boulaye.

L'église de chez nous n'a pour toute richesse
Qu'un chemin de la croix, peint en beau vermillon,
Mais c'est à pleine voix qu'on y chante la messe,
Et rien n'est plus charmant que notre carillon.

Le curé de chez nous aime à boire la goutte,
Et, s'il est fort bon homme, il n'est pas trop savant,
Mais c'est avec respect que son troupeau l'écoute,
Bien que dans ses discours il s'embrouille souvent.

Ses gestes et sa voix sont paternes. S'il gronde,
C'est contre les païens qui jurent méchamment,
Ou contre les farauds qui vont courir la blonde;
Et tout son petit monde est dans l'enchantement.

Voici la mère Jeanne au premier rang des femmes;
Après tant de vaillants combats, d'obscur labeur,
Elles ont grand besoin, ces pauvres vieilles âmes,
D'un instant de repos dans la paix du Seigneur.

Fraîche comme une rose au bord d'une fontaine,
La petite Claudine est gentille à croquer.
Qui sait? Penserait-elle à la vogue prochaine
Où de hardis *meygnia* la viendront reluquer?

Quant au fermier Benoît, à l'ombre il se retire.
Assurément, dit-il, notre abbé parle bien,
Mais, tout en écoutant, il se prend à relire
L'évangile du jour dans son paroissien.

Cœurs simples et naïfs, bons cœurs, vos patenôtres
Sur la route du ciel boitent parfois un peu.
Qu'importe ? On les entend, et mieux que beaucoup d'autres,
Elles sauront trouver la maison du bon Dieu.

BUVEURS BRESSANS

A Joseph Levrat.

Deux vieux lurons, Claude et Jean-Pierre,
Se sont levés de grand matin.
L'auberge du père Martin
Ouvrait sa porte hospitalière.

— « Entrons, fait l'un. » — En même temps
L'autre dit: « La vendange est bonne.
Peut-être qu'au fond d'une tonne
Nous retrouverons nos vingt ans. »

Et, dodelinant de la tête,
De concert ils passent le seuil.
Propre, coquet, riant à l'œil,
Le petit bouchon est en fête.

Toute chose y brille à son rang,
Tout y reluit comme une glace.
Nos deux compères prennent place
Sous le portrait du Juif-Errant.

« Fameux vin, Martin, que le vôtre,
Ce n'est que jeunesse et gaîté.
Si le pape en avait tâté,
Il n'en voudrait plus boire d'autre! »

Voilà soudain le couvert mis.
On n'attend plus que la promise;
L'hôtelier, en bras de chemise,
Vient trinquer avec les amis.

D'abord ils causent de la terre,
Comme il sied aux gens de travail,
De la charrue et du bétail,
Du blé noir qui ne pousse guère;

Puis du passé, de la Lisa,
Une fille des bords de Saône,
Jadis plaisante en diable et jaune
Comme une fleur de chou-colza,

Du temps qu'on était forts, ingambes
Et qu'on n'avait pas froid aux yeux,
Des vogues dont parlent les vieux,
Où l'on jouait si bien des jambes.

Ah! depuis bien des ménétris
Ont fait danser garçons et filles,
Mais ce sont des airs de quadrilles
Qu'ils nous apportent de Paris.

« Qu'ont-ils fait de notre bourrée,
Dit Claude avec sa grosse voix.
Sous les coutumes d'autrefois
La vieille Bresse est enterrée. »

Et doucement, sans se presser,
D'un ton de savant il explique
Comment, grâce à la République,
Les porcs refusent d'engraisser.

Ah! petit vin d'humeur gaillarde
Qui sens la fraise et le muscat,
Tu nous fais comme un avocat
Bavarder, si l'on n'y prend garde.

Mais tandis qu'ils jasent ainsi,
Devisant du pour et du contre,
Derrière un nuage se montre
Le soleil, un gaillard aussi.

La bonne mine réjouie!
Comme un buveur après dîner
On voit au loin s'enluminer
Sa large face épanouie.

Il approche, enfile d'un trait
Le hameau qui déjà s'éveille,
Et le voilà qui tend l'oreille,
Comme pour surprendre un secret.

Puis tout à coup, paf! Il éclate
Et, réjoui de leurs façons,
Sur le nez de nos bons garçons
Met un doigt de plus d'écarlate!

MA MUSE

A Francisque Allombert.

Ma Muse a le pied mignon,
Fine taille, la peau brune,
Et porte, comme pas une,
L'épingle d'or au chignon.

Foin du pauvre compagnon,
Qui seulet, rime à la lune,
Chacun avec sa chacune,
C'est un refrain Bourguignon.

Elle aime la folle fille,
Tout ce qui rit, chante ou brille,
Le grand air, la liberté.

Il lui faut de la musique,
Des fleurs, un brin de gaîté,
Et vive la République!

BERCEUSE

A Jules Breton.

Do, do, l'enfant do, dans tes pauvres langes,
Faits d'un vieux jupon de ta grand'maman,
Dors, bon gros moutard qui n'as rien des anges,
Dors jusqu'à demain, dors, petit Bressan.

Assis sur le cul, Labri te regarde,
Le chat fait ronron près de ton berceau,
Et, pendue au mur, la Vierge te garde
Côte à côte avec Kléber et Marceau.

Ton sommeil est calme à nous faire envie,
Dors sans remuer, do, do, l'enfant do.
Tu ne connais rien encor de la vie;
On t'a fait là, môme, un triste cadeau.

N'importe. Un beau rire élargit ta face,
Et tu m'as tout l'air d'un gars bien planté.
C'est plaisir de voir ta brune tignasse,
Plaisir d'admirer ta forte santé.

Dors tranquillement, dors, petit Jean-Claude,
L'heure de peiner s'éveille au lointain.
Quand tu porteras comme nous la blaude,
On t'éveillera de meilleur matin.

Dors, tu seras gueux, gueux jusqu'à la tombe.
Qu'on soit parpaillot, juif ou bon chrétien,
Comme grêle aux champs, la misère tombe
Sur les pauvres gens qui n'y peuvent rien.

Cette hôtesse-là vient sans qu'on l'invite,
Et vide la grange épi par épi.
A ce jeu, garçon, tu perdras bien vite
Tes fraîches couleurs de pomme d'api.

Que vas-tu manger ? Cette nuit l'orage
Sur la terre humide a couché ton blé.
Où mener tes bœufs? Plus de pâturage.
Quel vin boiras-tu? La vigne a gelé.

Et l'âge est sur nous avant qu'on y pense.
Un beau jour la mort entre dans tes draps.
On prétend qu'au ciel est ta récompense;
Dors, en attendant, tant que tu pourras.

Après tout, la tâche est-elle si dure?
L'hiver on grelotte, on grille l'été;
Mais le soleil rit après la froidure.
Paysan, la vie a son bon côté.

Personne, du moins, n'a fait la grimace
Quand tu vins au monde, être faible et nu ;
On te garde au feu la meilleure place,
Chacun dit : Gamin, sois le bienvenu.

Tandis qu'à la porte on est en causette,
Le bon vieux grand-père arrive, guettant
Sur ta bouche en fleur un bout de risette,
Et cela suffit pour qu'il soit content.

« C'est tout mon portrait, quand j'avais son âge,
Dit-il; à vingt ans comme il sera fort!
Qu'il ait comme moi bon cœur, bon courage. »
Et tout en parlant voilà qu'il s'endort!

Do, do, l'enfant do, dans tes pauvres langes,
Faits d'un vieux jupon de ta grand'maman,
Dors, bon gros moutard qui n'as rien des anges,
Dors jusqu'à demain, dors, petit Bressan.

APRÈS L'ORAGE

A Adolphe Dufour.

Tout à l'heure il pleuvait, l'ouragan faisait rage.
Mais une molle brise a relevé les fleurs,
Et comme un doux visage, encor baigné de pleurs,
La nature sourit, plus belle après l'orage.

Le soir tombe, le soir pacifique et charmant,
Et voici que partout se fait un grand silence.
Le paysage entier est pris de somnolence ;
C'est l'heure de l'amour et du recueillement.

Pas un oiseau ne vole au sommet de la roche,
Dans l'herbe qui s'endort ne passe aucun frisson :
Rien que la monotone et lointaine chanson
Du jour près d'expirer, de la nuit qui s'approche

Cependant sur la Saône, en un calme enchanté,
Un peu de jour persiste encor, presque timide.
L'eau vaguement scintille, et la feuillée humide
Y berce son sommeil avec tranquillité.

VICTIME DU RÉVEILLON

A Georges Vicaire.

Hélas! Le bon gros cochon
Qui, dans la paix de son âme,
Agitait comme une flamme
Sa queue en tire-bouchon ;

Lui qui, sans la moindre pose,
De l'air le plus avenant,
Exhibait à tout venant
Son cher petit groin rose ?

On l'a tué sans pitié;
Il n'ira plus, par le monde,
Distribuer à la ronde
Ses grognements d'amitié.

Par les pieds, à quelque poutre,
Le voici, pauvre verrat,
Pendu comme un scélérat,
Déjà vidé d'outre en outre.

Dans la seille de bois blanc
Fument ses tripes énormes.
Devant ces restes informes,
Les canards vont défilant.

Triste spectacle, à vrai dire!
Mais, au premier carillon
De Noël, quand Réveillon
Lèvera sa poêle à frire;

A l'heure où l'on danse en rond,
Quelle odeur de goinfrerie
Emplira la métairie
Où les gars s'attableront,

Et, braves gens, que de joie,
Lorsqu'en forme de boudin
Ressuscitera soudain,
Le bon habillé de soie!

LE BERGER

A Henri Vicaire.

Voici l'heure incertaine où le soleil décline ;
On n'entend d'autre bruit qu'un Angelus lointain.
Quelques moutons, tassés au bas de la colline,
Broutent paisiblement l'herbe fraîche et le thym.

Sur la hauteur, drapé dans sa cape de laine,
Le vieux berger repose à côté de son chien,
Et laisse, insoucieux, par les monts et la plaine,
Errer ses yeux lassés qui ne regardent rien.

Qu'aux flammes de midi tout le pays s'embrase,
Que la bise tempête, il ne s'en émeut pas.
Comme un moine à jamais cloîtré dans son extase,
Il a l'air d'être mort aux choses d'ici-bas.

Pauvre diable, ce n'est qu'une tête un peu folle,
Un infirme, à moitié couché dans le tombeau,
Mais le soleil au front lui met une auréole.
Dans la pourpre des soirs il se taille un manteau.

Pourtant il se fait tard, et le couchant flamboie.
Le jour avec la nuit lutte avant d'expirer ;
Dans l'éblouissement de ce grand feu de joie,
La lune peu à peu commence à se montrer.

Le vieux, lui, sur sa roche est toujours immobile,
Et le bon paysan qui rentre à la maison,
Non sans trembler un peu, l'aperçoit qui profile
Sa silhouette d'or sur le rouge horizon.

NOEL

A François Coppée.

« Noyé, Noyé est venu ;
« No faran la beurdifaille. »

(Noël bressan.)

I

Minuit. — La plaine est gelée,
Carillonneurs, dig, ding, don,
    Sonnez le bourdon
    A toute volée.

Roi débonnaire et barbu,
Monseigneur Noël arrive,
    Rond comme une grive,
    Après qu'elle a bu,

Il rit; — on dirait un chantre
Qui vient de très bien dîner.
    Voyez cheminer
    Son bon petit ventre.

Le lierre autour de son front
Se marie aux andouillettes:
  Buveurs et fillettes
  S'en réjouiront.

Belles, par lui vos corsages
Vont refleurir à souhait:
  Il a maint jouet
  Pour les enfants sages.

Aussi partout que d'entrain
Dès qu'on le voit apparaître!
  Chacun se doit d'être
  Plus au moins en train.

Du fond de nos deux Bourgognes,
Comme on accourt au-devant
  De ce bon vivant
  Qui rougit les trognes!

Carillonneurs, hardi donc!
Avez-vous peur de l'onglée?
  A toute volée
  Sonnez le bourdon!

II

La Vierge mignonne endort, en chantant,
Son petit Jésus sur la paille fraîche.
Elle resplendit au fond de la crèche,
Comme un grand lis d'or au bord d'un étang.

Hélas! le pauvret grelotte en ses langes.
Il pleure, et le vent qui vient des chemins
Glace méchamment ses petites mains,
Faites pour guider la troupe des anges.

Comment l'apaiser ? — Le bon saint Joseph
D'une voix très douce entonne un cantique;
Et l'âne et le bœuf, sous l'auvent rustique,
Marquent la mesure en branlant le chef.

Mais qui vient là-bas ? Quel est ce cortège ?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux.
Ils entrent, vêtus de sayons de peaux,
Tout enguirlandés de flocons de neige.

« Salut, bonne dame, enfant merveilleux!
Si nous n'avons pas, comme les rois Mages
De l'or, de l'encens, de belles images,
Pour vous réjouir le cœur et les yeux,

« Pauvres chevriers, perdus dans la plaine,
S'il nous faut pâtir, hiver comme été,
Regardez du moins notre pauvreté,
Ne méprisez pas nos bonnets de laine.

« Nous voilà, petits, tous à vos genoux,
Souriez un peu, soyez charitable.
Nous sommes aussi nés dans une étable,
Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous ! »

Et se prosternant devant la madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis,
Et c'est de grand cœur que cela se donne.

Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'enfant a souri, disant : « Je vous aime; »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.

III

Déjà le boudin rissole,
Entendez-vous, compagnons,
Chanter dans la casserole
Les petits oignons ?

Flanqué d'un pot de moutarde
Et d'un cervelas fumant,
Le *ramequin* nous regarde
  Amoureusement.

Comme il serait lamentable
De boire une goutte d'eau,
Nous dresserons sur la table
  Un petit tonneau.

Sans compter qu'à la cuisine,
(C'est à se mettre à genoux),
Trois canards de belle mine
  Rôtissent pour nous.

En avant donc la ripaille!
Entonnons tous l'air connu:
« Nous ferons la beurdifaille,
  Noël est venu. »

Au gai carillon des cloches
De la messe de minuit
Nos innocentes bamboches
  Mêleront leur bruit.

Dieu qui vient, par sa naissance,
De sauver le genre humain,
Souffre aujourd'hui qu'on l'encense
  Le verre à la main.

C'est lui qui créa la vigne,
La vigne et le vigneron ;
De tout biberon insigne
Il est le patron.

Aussi, bon chrétien, j'espère,
Si nous venions à pécher,
Qu'il nous gronderait en père
Sans trop se fâcher.

Balthazar, le bon roi mage,
Ainsi que nous buvait bien.
Il est mort. C'est grand dommage,
Mais on n'y peut rien.

Louons du moins sa mémoire.
Portons sa noble santé.
Qu'il ait du meilleur à boire
Pour l'éternité!

IV

La messe est dite. Heureux d'avoir si bien chanté,
Nos gens au réveillon qu'ils ont bien mérité
Marchent d'un pas gaillard et la mine falote.
Par les sentiers couverts, en chapelet d'oignons,
On les voit cheminer avec leurs lumignons
Dont la flamme à travers les peupliers tremblote.

Un bout de causerie abrège le chemin,
Les amoureux ravis se tiennent par la main,
Les vieilles sous le bras portent leur chaufferette.
Bien qu'il fasse *frisquet*, tous ont le cœur content.
Ils savent qu'à la ferme un bon feu les attend,
Et, cette nuit-là, Jeanne est toute guillerette.

Ce ne sont que Noëls et récits merveilleux,
Farces, propos salés, contes facétieux,
Qu'à ses petits enfants apprit ma mère l'Oie.
Comme on n'a pas chez nous beaucoup de charité,
Le prochain, comme on pense, est assez maltraité,
Et c'est plus qu'il n'en faut pour se tenir en joie.

Enfin voici le bourg. Sur le petit étang
La lueur des falots danse encore un instant,
Puis tout s'éteint. C'est l'heure où s'éveillent les poules.
« Bonsoir, voisin, — bonsoir, voisine, à vous revoir. »
Les filles jaseront demain près du lavoir,
Les gars boiront chopine autour du jeu de boules.

Au fond du ciel pourtant, comme des fleurs d'azur,
Les étoiles gaîment scintillent; dans l'air pur
Monte un chant de triomphe, et la nature entière
Que rajeunit déjà le souffle de l'Avent,
Pareille au nouveau-né qui sourit en rêvant.
S'endort dans un frisson d'amour et de lumière.

AU CABARET

A Armand Silvestre.

Quand, au cabaret, assis sous la treille,
J'ai mon verre plein à côté de moi,
Sans mentir je suis plus heureux qu'un roi;
Si le vin m'endort, l'amour me réveille.

Holà? Jean Lemoine, il sonne midi
A mon estomac; lève-toi, mon brave.
Vas-t'en voir s'il reste au fond de ta cave
De ce rejinglard de l'autre jeudi.

Jean Lemoine est lent comme une écrevisse,
Mais, Dieu! que sa fille a bonne façon,
Lorsqu'elle vous dit: « Mon gentil garçon,
Que faut-il céans pour votre service? »

Son rire d'enfant, sa douce beauté
N'ont pas leurs pareils dans notre commune.
Elle efface tout, comme un clair de lune
Pâlit en regard du soleil d'été.

Sa vertu d'ailleurs n'est pas trop farouche.
Un baiser, Dieu sait, est bientôt donné,
Et quand le vieux Jean a le dos tourné,
On peut l'embrasser en plein sur la bouche.

Rien ne vaut cela dans tout l'univers.
Oh! le joli vin qui sent la framboise
Et le fin morceau que cette matoise
Qui m'a déjà mis la tête à l'envers.

Que faut-il pour être heureux en ce monde?
Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
En poche un écu, du soleil aux yeux,
Et sur les genoux sa petite blonde.

VOLAILLES DE BRESSE

A Charles de Pomairols.

I

LA POULARDE

Naïve enfant de la Bresse,
Être honnête et succulent,
Qui t'enveloppes d'un blanc
Justaucorps de fine graisse,

Cousine des hommes gras
Dont notre pays fourmille,
On t'aime dans la famille,
Nous ne sommes point ingrats.

Ta respectable bedaine
Semble celle d'un gourmet.
Ta chair a comme un fumet
D'amourette et de fredaine.

Sur la fin d'un bon repas,
Quand je te vois apparaître,
Pomard aidant, je crois être
Transporté là-bas, là-bas.

Grands prés couleur d'émeraudes,
Bois feuillus, petits étangs,
Laboureurs du bon vieux temps,
Fortes mangeuses de gaudes,

Sous mes regards attendris
Tout le cher pays défile.
Quel air de bonheur tranquille!
Suis-je assez loin de Paris!

Puis, veux-tu que je te dise ?
J'ai (dame! on n'est pas de bois)
Pour tes beaux yeux fait cent fois
Le péché de gourmandise ;

Dût mon curé m'en blâmer,
Jusqu'à mon heure dernière,
O poularde printanière,
Je me consacre à t'aimer!

II

LE CHAPON

C'était l'autre samedi,
Chez un biberon notable,
A peine étions-nous à table,
Qu'une odeur se répandit.

Oh! quelle odeur! L'assistance
Qui déjà s'ébaudissait
Pensa bien qu'elle annonçait
Un visiteur d'importance.

Et soudain, frais et joyeux
Comme une épouse nouvelle,
Un chapon des bords de Veyle
S'épanouit à nos yeux.

Dieu, la merveilleuse entrée!
Que la bête avait bon air,
Et quels bourrelets de chair
Appétissante et dorée!

On eût dit, à l'onction
De la vieille cuisinière,
Qu'elle portait la bannière
A quelque procession.

Et nous tous, gourmands indignes,
Devant l'enfant du pays
Nous demeurions ébahis
Comme grives dans les vignes.

Lui, tout criblé de points d'or,
Pris au soleil de la broche,
D'un air d'aimable reproche
Il nous regardait encor.

Le pauvret, dès sa naissance,
N'a pas dû s'amuser trop.
Hélas! Jamais un accroc
A sa robe d'innocence.

Pour lui, dans la basse-cour,
Jamais un brin d'amourette;
Il n'a pu conter fleurette
Aux poulettes d'alentour.

Mais quoi? Ce n'est pas un crime
Que d'avoir tant de vertu.
Puis, mon bon ami, sais-tu
Que ta graisse, à ce régime,

Devint succulente? — Et vois
Quels grands sans-cœur sont les hommes;
Malgré tout, nous nous en sommes
Joliment léché les doigts.

AU MAIL

A Émile Blémont.

Sous un arbre du Mail, l'autre jour, j'aperçus
Monsieur Gonard, orné d'un carrick-pardessus
Du temps de Charles Dix. C'est un homme célèbre
Dans toute la contrée et qui sait de l'algèbre
Autant qu'il est permis à l'homme d'en savoir.
Il lisait gravement un gros bouquin, sans voir
Le soleil qui dorait d'une lueur falote
Sa roupe effiloquée et sa pauvre culotte.
Un théorème ardu l'absorbait tout entier.
Ni les propos railleurs des bonnes du quartier,
Ni les cris des gamins qui jouaient à la tape
Ne troublaient sa belle âme. On eût dit un vieux pape
En prière. Soudain un moineau polisson,
Avec des airs de pitre et de mauvais garçon,
S'approcha, comme s'il eût voulu reconnaître
Quel était ce nouveau Tityre au pied d'un hêtre.
Il fit, en sautillant, le tour de ses mollets,
Et, pch'itt! s'enfuit, navré de les trouver si laids.
Mais un autre, à l'instant, sortit de la ramée.
Puis un second, un autre encor, toute une armée.

La place de pierrots fut noire en un moment.
Ils regardaient de loin avec étonnement
Ces grands pieds qui sortaient de cette houppelande.
Autour d'un magister, telle une sarabande
D'écoliers tapageurs et peu disciplinés:
Et comme le bon vieux ne bougeait pas, le nez
Toujours plongé dans son traité de mécanique,
Les effrontés piaillaient et lui faisaient la nique.

MADAME BARBECOT

A José Maria de Hérédia.

Pour tuer ma fringale,
J'entre chez Barbecot;
Tudieu! le bon fricot!
La Marion régale.

Devant l'âtre joyeux,
Paré de fleurs nouvelles,
Cailles et bartavelles
Tournent à qui mieux mieux.

Sur un lit d'échalote
Et de poivre fumant,
Mijote doucement
La fine matelote.

Quant aux choux, grâce à Dieu,
On les sent de la route,
Et quelle belle croûte
A le fromage bleu!

Aussi voyez les trognes
De tous nos bons garçons;
Écoutez les chansons
De ces nobles ivrognes.

Ils ont tous un trésor;
C'est leur nez qui flamboie.
Ils vont mettre leur joie
A l'embellir encor,

Et, ronds comme des Suisses,
Jusqu'à demain matin,
En l'honneur du festin
Taperont sur leurs cuisses.

Madame Barbecot
A l'air d'une pucelle,
Et sa joue étincelle
Comme un coquelicot.

Hardie à la bataille,
Elle rit volontiers
Avec les charretiers
Qui lui pincent la taille.

Qu'elle aime à badiner,
C'est chose naturelle;
Mais personne comme elle
N'ordonne un grand dîner.

Sur son œuvre savante
Elle veille en chantant,
Demande : « Est-on content ? »
Gourmande la servante,

Et compte chaque pot,
De peur que l'ami Blaise
Ne s'en aille à l'anglaise,
Sans payer son écot.

Pourtant quelle grimace
Fait monsieur son époux,
Sous les longs cheveux roux
Qui lui couvrent la face !

Eh ! Janot, qu'as-tu donc ?
Qu'as-tu donc, camarade ?
Peut-on être maussade
Avec un tel bedon ?

Cher ami, sois honnête ;
Je suis bien échauffé.
Apporte le café
Avec la rinçonnette.

Bon ; laisse le flacon,
Puis, va-t'en voir, mon brave,
Ce qu'il te reste en cave
De bière de Mâcon.

Et toi, viens, ma gentille,
Marion, mon cœur doux,
Viens-t'en sur mes genoux,
Comme une bonne fille.

Puisque ce n'est qu'un jeu,
As-tu peur qu'on te blâme ?
Ton mari, la pauvre âme,
N'y verra que du feu.

PREMIER SOLEIL

A Théodore Maurer.

Midi !... J'entr'ouvre ma fenêtre ;
Il a passé dans tout mon être
Un frisson que je connais bien.
— Es-tu donc amoureux ? — Peut-être...
— Mais de qui donc ? — Je n'en sais rien.

Si je suis gai, c'est que la sève
Monte à flots ; qu'une voix s'élève
D'ici, de là, douce à charmer ;
C'est que j'ai vu sourire... en rêve,
La mignonne qui doit m'aimer ;

C'est qu'il est l'heure des folies,
Des baisers, des roses pâlies ;
C'est que mon cœur n'a plus sommeil,
Et que les femmes sont jolies
A voir passer en plein soleil.

O le ciel bleu! j'en suis comme ivre!
Sur mon pupitre est un gros livre;
Mais quel air maussade, ennuyeux!...
Apprend-il seulement à vivre
Comme feraient deux jolis yeux?

Aussi, tant pis pour mon ouvrage;
Je ne tournerai pas la page
Qui devait me rendre savant;
Je resterai — le beau dommage! —
Toujours Gros-Jean comme devant.

Du moins, près des claires fontaines,
J'écouterai les voix lointaines
Qui sourdent du ciel attiédi;
J'entendrai frémir par centaines
Les baisers que sème midi.

Adieu l'hiver et la veillée!
Puisque j'ai l'âme ensoleillée,
Puisque c'est la saison des fleurs,
Montrez-moi la brune éveillée
Dont je dois porter les couleurs...

Et tout juste, voici qu'Annette
Ouvre, avec une chansonnette,
Sa fenêtre à l'air du matin.
J'ai deviné sous la cornette
Sa figure d'enfant mutin.

Elle se moque, la méchante,
De moi que son regard enchante.
— Qu'importe! — Le printemps joyeux,
Le printemps qui babille et chante,
Tout le printemps rit dans ses yeux.

PETIT COCHON

A Raoul Gineste.

Je viens de voir quelque chose
D'absolument folichon.
C'est un amour de cochon
Blanc et rose.

A coup sûr rien d'amusant
Comme sa queue en trompette.
Que son air, un peu pompette,
Est plaisant !

Et pourtant que d'innocence
Jusque dans son embonpoint !
Comme il sait garder à point
La décence !

A le voir trotter menu,
Son petit nez contre terre,
On devine un caractère
Ingénu.

Évidemment l'existence
Lui sourit. Sans plus rêver,
Il lui suffit de trouver
Sa pitance.

Ce n'est point un Byronien.
Il traiterait d'imbéciles
Ceux qui font les difficiles
Pour un rien.

Et, content pourvu qu'on mange,
En brave et digne garçon,
Il barbote sans façon
Dans la fange.

D'un conservateur parfait
Reconnaissons-lui l'étoffe.
Quel bon petit philosophe
Il eût fait!

Honneur donc à sa maîtresse,
Dame Ursule au teint fleuri,
Si fière du favori
Qu'elle engraisse!

Et toi, goret si charmant,
Compère empli de malice,
Que ton cher bedon mollisse
Doucement.

Amuse les bonnes âmes
Avec tes airs décidés,
Et sois le Benjamin des
Grosses dames.

Bonsoir ; j'ai hâte d'aller
Voir aux bois, à tire d'ailes,
Les dernières hirondelles
S'envoler.

JACQUES PRINTEMPS

A Paul Rive.

I

Connais-tu la grande nouvelle ?
Tout à l'heure j'ai rencontré...
— Mais qui donc ? — Cherche bien, ma belle :
Un ami tendrement pleuré,

Un mort joyeux qui ressuscite
Pour acclamer tes dix-huit ans.
As-tu donc oublié, petite,
Notre cousin Jacques Printemps ?

Œil vif, teint clair, mine friponne,
Jambe coquette et faite au tour,
Il va, sautille, papillonne
Comme un petit abbé de cour.

Il ne parle jamais en prose
Et rit toujours, c'est insensé !
Son habit est de satin rose,
En souvenir du temps passé.

Car il a, sans qu'il y paraisse,
Mis déjà plus d'un siècle en train!
Il a connu dans sa jeunesse
La belle Estelle et Némorin.

Les dames lui donnaient leur traîne,
C'était leur page et leur mignon.
Dans les carrosses de la reine
On l'emmenait à Trianon.

Beaux jours évanouis! — La mode
N'est plus si galante aujourd'hui.
Le bon diable s'en accommode,
Toute la jeunesse est pour lui;

Et, rieur toujours, chaque année,
Au premier rayon de soleil,
Il refait sa grande tournée
Avec un entrain sans pareil.

Aussi, beau gars ou belle fille,
Chacun l'a bientôt reconnu;
Comme l'enfant de la famille,
Il est partout le bienvenu.

Le magister qui toujours gronde
Dit: « C'est un affreux polisson; »
Mais toute femme, brune ou blonde,
Trouve qu'il est joli garçon.

Si madame la notairesse
Est en peine de son amant,
Vite c'est à lui qu'on s'adresse.
Fut-il conseiller plus charmant?

Et lui vient avec son sourire
Et ses grands airs évaporés,
Disant : « Vraiment, je vous admire,
Eh quoi ! ma chère, vous pleurez !

« Essuyez-moi ces belles larmes;
Qu'on me chante un air d'opéra.
En vous revoyant sous les armes,
Votre infidèle se rendra. »

Puis avec une pirouette
Il s'esquive, et parfois, dit-on,
Dans l'antichambre, à Mariette
On l'a vu prendre le menton.

Mais honni soit qui mal y pense;
Ce n'est qu'un reste du bon temps,
Car il est tout à fait régence,
Notre excellent ami Printemps.

De là chez d'aimables marchandes
Il s'en va rire et caqueter.
On sait très bien que les friandes
Aiment à s'en laisser conter.

Ou bien, le chapeau sur l'oreille,
Court vêtu, frais et rose, il part
Pour la campagne qui s'éveille.
Et s'il rencontre... par hasard,

La belle Lise avec ses vaches
Sur le chemin de l'abreuvoir,
« Holà! fait-il, toi qui te caches,
Petite, approche un peu... pour voir. »

Mais Lise a peur, Lise est très sage,
Lise veut fuir et se défend.
« Bon, voyez, dit-il, la sauvage !
Pourquoi rougir, ma belle enfant ? »

Et doucement, d'un air très tendre,
Voici qu'il lui fait la leçon.
Lisette aura beau s'en défendre,
Un baiser sera sa rançon.

II

C'est ainsi qu'en tous lieux il fonde
Sa courte et folle royauté.
Aucun souverain dans ce monde
N'a le cœur si plein de gaîté.

Il couvre les fleurs de rosée,
De rossignols peuple les bois,
Et derrière chaque croisée
Évoque de gentils minois.

La terre fleurit quand il passe,
Les buissons chantent quand il rit.
Il donne aux garçons de l'audace,
Il donne aux filles de l'esprit.

Quand il frappe, la maisonnette
S'emplit de murmures joyeux.
Partout, à son coup de sonnette,
Que de changements merveilleux !

Madelon, la vieille dévote,
N'a plus du tout son air méchant.
Quelle idée au cerveau lui trotte ?
Elle se tortille en marchant.

Benoît, le saint homme, après boire,
Attablé dans quelque bouchon,
Découvre au fond de sa mémoire
Plus d'un souvenir folichon.

Dame Marthe, la chanoinesse,
Fort mûre aujourd'hui, Dieu merci,
Trouve aux gaîtés de sa jeunesse
Comme un goût de revenez-y.

L'avocat dans sa plaidoirie
S'embrouille, ânonne et... va s'asseoir.
Le maire en écharpe marie
Depuis le matin jusqu'au soir.

Le notaire a du vague à l'âme,
Ses contrats vont tout de travers,
La basoche entière se pâme,
Le charron du coin fait des vers.

Et les vieux, les vieux de la vieille
Que l'hiver avait engourdis,
Leur vieux cœur aussi se réveille;
Les voilà tout ragaillardis.

Au grand soleil ils se hasardent,
Frileux encore et tout cassés,
Et d'un œil attendri regardent
Leurs vieux anneaux de fiancés.

Or, qui fait toutes ces merveilles,
Sinon l'ami Jacques Printemps?
Il a des grâces sans pareilles
Pour les beautés de cinquante ans.

Son vrai nom, c'est désir de plaire!
Il rend tout le monde amoureux.
Même il trouve le temps de faire
Un peu risette aux malheureux.

Et Lison Clapot, la pauvresse,
Grâce à lui voit, à son réveil,
Luire au fond de sa détresse
Un petit rayon de soleil.

Quant à lui résister, bernique!
Il n'y faut même pas compter.
A ses discours point de réplique,
Gare à qui voudrait l'éviter.

Car il sait bien qu'il est le maître.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il entrera par la fenêtre;
Tout le monde y passe, et, tenez :

Le voici là-bas, le volage,
L'aimable et gentil cavalier,
Comme une noce de village,
Précédé du ménétrier.

A le voir si plein d'assurance,
Chacun se dit: Dieu! qu'il est beau!
Chacun lui fait la révérence,
Chacun lui tire son chapeau.

Et lui, gaillard comme à la danse,
Aux bonnes gens, sur son chemin,
Il fait avec condescendance
Un petit signe de la main.

III

Si tu veux bien, chère petite,
Afin qu'il nous protège aussi,
Nous irons nous joindre à la suite
Du gentil seigneur que voici.

Nous entrerons sous sa bannière
Au pays de l'enchantement,
Où jadis, cent ans prisonnière,
Vécut la belle au bois dormant.

Là dans le bleu, parmi les roses,
Gentiment nous nous aimerons.
Parfois nous pleurerons sans causes,
Et puis sans causes nous rirons.

Et le cœur plein, l'âme ravie,
Nous prierons Dieu que tous les ans
Il accorde une longue vie
A notre ami Jacques Printemps !

CHEZ LA MÈRE GAGNOUX

A Paul Arène.

Chez la mère Gagnoux nous avons tant dansé,
Tant poussé la romance et bu la chopinette,
Qu'à la nuit, bien souvent, on était harassé.
Chez la mère Gagnoux nous avons embrassé
Plus d'une belle blonde et plus d'une brunette.

Chez la mère Gagnoux tout vous arrive à point,
La daube, l'omelette et le bœuf à la mode!
Au petit vin du cru l'esprit ne manque point.
Quand deux braves garçons ont fait le coup de poing,
La fine cruche est là qui vous les raccommode.

Chez la mère Gagnoux pas le moindre embarras,
Chacun s'en va tirer son broc à la futaille.
On n'a pas de laquais pour apporter les plats,
Mais quand la Jeanne passe, en tricotant son bas,
Il n'est pas défendu de lui prendre la taille.

Chez la mère Gagnoux quand on est attablé,
On a beau regarder la loi contre l'ivresse:
Après la soupe aux choux et le petit salé
Ça ne vous fait pas peur, à ce qu'il m'a semblé,
Tant qu'on peut se mirer aux yeux de sa maîtresse.

Chez la mère Gagnoux il est un diablotin
Qui souffle aux amoureux son cœur chaud comme braise.
Inutile d'aller chercher le sacristain.
On peut se marier sans le moindre latin,
Et le vin bu vous met la conscience à l'aise.

Chez la mère Gagnoux tout marche comme il faut.
Oh! la bonne hôtelière avec sa face ronde!
Que toujours les clients fassent bouillir son pot,
Et s'il est, par hasard, des cabarets là-haut,
Qu'elle me verse encore à boire en l'autre monde !

JOLI BATON

A Émile Pouvillon.

Ma mie est toujours en colère.
Dolent amoureux que je suis,
Sans cesse il me faut, pour lui plaire,
Prendre la lune au fond du puits.

C'est elle-même, à l'assemblée,
Qui m'a voulu pour son galant,
Et depuis elle est endiablée.
Si je dis noir, elle dit blanc.

Suis-je triste ? J'ai l'air d'une oie ;
Suis-je en gaîté ? Quel franc vaurien !
Quand je parle, elle me rudoie ;
C'est bien pis quand je ne dis rien.

Mets-je la main à son corsage,
« V'li ! V'lan ! fait-elle, à bas, à bas ! »
Et si je reste au lit bien sage,
Je l'entends grommeler tout bas.

On dirait qu'elle a dans sa tête
Juré de me faire enrager ;
Je ne vis plus, j'en deviens bête,
J'en perds le boire et le manger.

Un moyen de sortir d'affaire,
C'est de s'aller pendre au grenier.
Mais non, diantre ! j'ai mieux à faire ;
Beau rieur qui rit le dernier.

Demain, à la forêt prochaine,
Sans qu'on s'en doute, j'abattrai
La maîtresse branche d'un chêne,
Et gaîment je l'écorcerai.

Elle sera droite et polie,
Noueuse pourtant quelque peu,
Et je n'entends pas qu'elle plie ;
Le reste à la grâce de Dieu.

Sois tranquille, ô ma bonne gaule,
Je connais de bien jolis bras,
Je connais une blanche épaule
Qu'un matin tu caresseras.

Puisqu'à te voir, la plus rebelle
Devient douce comme un mouton,
Pour mettre à la raison ma belle.
Tourne, tourne, gentil bâton !

AUX AMIS

Deux hommes sont en moi qui se livrent bataille.
C'est un pauvre amoureux contre un rabelaisien.
L'un, confit en douceurs, se pâme où l'autre bâille;
L'un fait de petits vers et l'autre fait ripaille.
Ce qu'au juste je suis, ma foi, je n'en sais rien.

On gagne appétit même à poursuivre les fées.
Tantôt, las, je me couche à côté du chemin.
Voici mon Rabelais qui me vient par bouffées.
Je ne suis plus dévot qu'aux poulardes truffées.
Muse, que me veux-tu? Bonne vieille, à demain.

Tantôt l'œil qui riait se fait mélancolique.
Le petit amoureux, plein de sonnets fleuris,
Se glisse tout tremblant, derrière le sceptique,
Décroche sa guitare et soupire en musique.
C'est crainte de pleurer, bien souvent, que je ris.

Ainsi je sers d'arène à ce couple bizarre.
Je vais à moitié triste et joyeux à moitié.
Mais qu'au fond des grands bois le poète s'égare,
Ou que l'autre, en buvant, allume son cigare,
Ce qui ne change pas en moi, c'est l'amitié.

LE BON CHEVALIER

A Tony Révillon.

Dans l'église de mon village,
Sous une dalle est enterré
Sire Gaspard de Macéré,
Lequel vivait au moyen âge.

Lui qui fut, jeune cavalier,
Un soudard des plus respectables,
Qui jurait de par tous les diables
Et buvait comme un Cordelier,

Oublieux des pauvres pucelles
Qu'il mit à mal au temps jadis,
Il attend là le Paradis,
Son grand sabre sous les aisselles.

J'ai lu souvent avec gaîté
L'épitaphe en lettres gothiques.
Dieu, que de vertus authentiques,
Bonté, vaillance et... chasteté !

Ne pouvant plus mordre à la pomme,
Après qu'il eut perdu ses dents,
Il fut, dit-on, s'enfermer dans
Un couvent de moines, à Rome,

Où des gaîtés de son bon temps
Il fit austère pénitence,
Et vécut dans la continence,
Dès qu'il eut passé soixante ans.

C'est pourquoi tout le voisinage
L'honore comme un bienheureux.
Au mois de mai les amoureux
Vont le voir en pèlerinage:

Et pas un saint dans le canton
N'a le cœur plus faible. Est-ce un crime?
Pas un n'est plus haut dans l'estime
De Lisette et de Jeanneton.

La rose à peine se hasarde
A fleurir au petit jardin,
Le printemps aidant, que soudain,
Tout bouillant d'une ardeur gaillarde,

Chaque galant vient éveiller
Sa belle, et dit: « Ohé! petite,
Il faut aller rendre visite
A l'église, au bon chevalier.

Sors du bahut tes coiffes blanches,
Mets ton cotillon des grands jours,
Vois, j'ai ma veste de velours
Et mes culottes des dimanches. »

Au matin, par les bois fleuris,
C'est ainsi que la bande folle
Court, s'éparpille, dégringole
Comme une troupe de cabris.

Les filles aux gars sur la route
Font les cornes... et cœtera.
« Bon, riez bien, tout se paiera, »
Dit un merle qui les écoute.

Et voici qu'au dernier tournant
Se dresse la petite église
Où, guéri de sa paillardise,
Sire Gaspard dort maintenant.

On arrive. Avec assurance
Chaque fille passe à son rang,
Et tout d'abord fait, en entrant,
Sa plus gentille révérence.

Puis les garçons vont se placer
Devant le bonhomme de pierre.
On dépêche un bout de prière,
Et vite on sort pour s'embrasser.

Les baisers pleuvent à la ronde.
« Lise, en veux-tu ? Voilà pour toi ;
Qui n'en veut pas dira pourquoi. »
Le soleil luit pour tout le monde.

Et que sert de s'effaroucher,
Puisqu'il faut y passer, les belles ?
Tout s'émeut, jusqu'aux hirondelles
Qui tournent autour du clocher.

Pour le défunt qui n'y voit goutte,
Il n'est pas si mort qu'il paraît,
Il a surpris plus d'un secret,
Sachez-le bien, sans qu'on s'en doute.

Qu'un couple amoureux et hardi
S'enfonce au bois, sans en rien dire,
Dans sa barbe il a l'air de rire,
Il se sent tout ragaillardi.

En lui tout à coup le vieil homme
Ressuscite avec ses vingt ans.
Il ne se souvient plus du temps
Qu'il chantait les vêpres, à Rome,

Mais du guet tant de fois rossé,
Du petit pied d'Éléonore...
Ainsi vous l'égayez encore,
Joyeusetés du temps passé !

TRIOLETS

A LA LOUANGE DE FARET

POÈTE BRESSAN

QUI VIVAIT SOUS LE ROI LOUIS XIII

A Charles Jarrin.

Faret, l'ami de Saint-Amant,
Fut un Bressan de Bourg en Bresse.
Ce n'était pas un gars normand,
Faret, l'ami de Saint-Amant.
Il vécut et mourut gaîment,
Entre son verre et sa maîtresse.
Faret, l'ami de Saint-Amant,
Fut un Bressan de Bourg en Bresse.

Dès le matin, avec les pots
Il était en coquetterie.
Il échangeait de doux propos,
Dès le matin, avec les pots.
Qu'il était joyeux et dispos,
Qu'il avait la mine fleurie!
Dès le matin, avec les pots
Il était en coquetterie.

A l'auberge ainsi qu'au brelan,
On le prisait pour ses manières;
Nul ne paraissait plus galant,
A l'auberge ainsi qu'au brelan.
Il était comme le loup blanc
Connu des belles tavernières.
A l'auberge ainsi qu'au brelan,
On le prisait pour ses manières.

Bien qu'il n'eût jamais un denier,
On lui savait plus d'une amie.
Tout Paris vint à son grenier,
Bien qu'il n'eût jamais un denier.
Il fut, lui, fils d'un cordonnier,
Des messieurs de l'Académie.
Bien qu'il n'eût jamais un denier,
On lui savait plus d'une amie.

Il fit l'*Art de plaire à la cour*,
Un fort bel ouvrage de prose.
Auprès du grand comte d'Harcourt,
Il fit l'*Art de plaire à la cour*.
Lui-même y plut-il? Le bruit court
Qu'il n'en avait pas vu grand'chose.
Il fit l'*Art de plaire à la cour*,
Un fort bel ouvrage de prose.

Et que de madrigaux follets,
Pour Eliante et pour Estelle!
Que de rondeaux, de triolets,
Et que de madrigaux follets!

Ces petits bonshommes replets
Sont portés sur la bagatelle.
Et que de madrigaux follets,
Pour Eliante et pour Estelle!

Surtout avec le vin du cru,
Il fit toujours très bon ménage.
On ne le vit jamais bourru,
Surtout avec le vin du cru.
Rougeaud, débonnaire et ventru,
Tel apparaît le personnage.
Surtout avec le vin du cru,
Il fit toujours très bon ménage.

Hélas! Il est bien négligé
Au temps présent, le vieux lyrique.
A Paris et même à Bâgé,
Hélas! il est bien négligé,
Un coup de vent a saccagé
Le jardin de sa rhétorique.
Hélas! il est bien négligé,
Au temps présent, le vieux lyrique.

O bon ivrogne, ô cher Faret,
Comme dit le maître en son livre,
Troubler ta cendre? On n'oserait,
O bon ivrogne, ô cher Faret!
Mais ton nom rime à cabaret,
Et te voilà certain de vivre.
O bon ivrogne, ô cher Faret,
Comme dit le maître en son livre.

Il ne te sert que d'avoir bu.
Tout le reste est vaine fumée.
Puisque ton Pégase est fourbu,
Il ne te sert que d'avoir bu.
Adieu le joli clos herbu
Où tu baisais ta bien-aimée.
Il ne te sert que d'avoir bu.
Tout le reste est vaine fumée.

Chantons, amis, le verre en main,
Faret, l'incomparable ivrogne.
En son honneur, jusqu'à demain,
Chantons, amis, le verre en main.
C'était notre cousin germain ;
Il y paraît bien à sa trogne.
Chantons, amis, le verre en main,
Faret, l'incomparable ivrogne.

Ce Bressan au nez culotté
Est cher aux Filles de mémoire.
Saluons tous d'une santé
Ce Bressan au nez culotté.
Dieu veuille qu'il ait à planté,
En l'autre monde, de quoi boire.
Ce Bressan au nez culotté,
Est cher aux Filles de mémoire.

BALLADE DE FRÈRE PANUCE

A Théodore de Banville.

Vous souvient-il du bon vivant
Rougeaud comme jambon en foire,
Qui s'ébaudissait au couvent
Du petit Saint-André-sur-Loire ?
Il ne lisait aucun grimoire
Mais noyait, en franc déchaussé,
Au fond du pot son abécé.
Las ! Le deuil est au réfectoire,
Frère Panuce est trépassé !

Le bon diable, aux fêtes d'Avent,
Comme il jouait de la mâchoire !
Il s'en allait, flairant le vent,
Du côté de la rôtissoire.
S'il buvait sec, on le peut croire.
Même un jour il fut ramassé,
Chantant la messe en un fossé !
Gare le jeûne en Purgatoire !
Frère Panuce est trépassé !

Pour les fillettes, sous l'auvent
Leur en a-t-il..... La bonne histoire!
Toujours il allait de l'avant,
Sans compter que dame Victoire
Avait la clef de l'oratoire.
A l'enseigne du *Pot Cassé*
Il a maintes fois confessé.
Mais à présent fermez l'armoire.
Frère Panuce est trépassé!

ENVOI

Que chacun dise à sa mémoire
Une oraison jaculatoire
Et requiescat in pace!
Puis à la cave; à boire, à boire.....
Frère Panuce est trépassé!

APRÈS L'HIVER

A Achille Millien.

Salut au matin empourpré,
Salut, soleil ! — Sur le grand pré
Qu'on mène rondes et quadrilles.
Puisque l'Avril est de retour,
Faisons-lui fête. Ohé ! l'amour,
Ohé ! le vin, ohé ! les filles !

Hiver est un sot malingreux,
Un ventre vide, un songe-creux
Qui sans cesse geint et grelotte.
Le bonhomme a peur du vin franc.
On dirait une mère-grand
Que sa vieille bonne dorlote.

Enterré sous les cache-nez,
Bras et genoux pelotonnés,
Tantôt il médit de la bise,
Tantôt il marmotte en dedans
Quelque histoire de brèche-dents ;
C'est de tisane qu'il se grise.

Qu'on le laisse en paix bougonner.
Nous sommes las de tisonner,
Las de souffler notre chandelle.
Ce n'est plus le temps des marrons.
Maintenant nous nous aimerons
En plein soleil, ma toute belle.

Sache qu'Avril est beau garçon :
Il a toujours une chanson
Sur la bouche avec un sourire ;
Et, tant pis pour les envieux,
Il chante et laisse ses grands yeux
Rire à la fille qui s'y mire.

Avril est gentil compagnon,
Buveur solide, point grognon
Et grand enjôleur de fillettes.
Rien que pour l'avoir vu passer,
Les vieux sentent se trémousser
Leurs pauvres jambes maigrelettes.

Un brin de genêt au chapeau,
Il va de l'auberge au château
Par le joli pré qui verdoie.
Le teint fleuri, l'œil allumé,
Toujours jeune, toujours aimé,
Sa devise est : Voici la joie !

Donc bonsoir, hiver déconfit !
C'est égal : sous l'âtre il s'est dit
A ta barbe bien des sornettes.

Quand nous aimions à qui mieux mieux,
Ma Jeanne et moi, dis, pauvre vieux,
Sentais-tu rien sous tes lunettes ?

Que de fois elle m'a baisé !
Tu branlais ton long chef usé
Comme un saint de bois dans sa chape
Au dehors la bise cognait
A la porte, et l'âtre geignait ;
Nous, notre amour riait sous cape.

Tu ressemblais aux vieux époux
Qui se regardent en dessous,
Ruminant en eux leur jeunesse.
Bonsoir, Hiver ; à l'an prochain !
Toi, Jeanne, ta main dans ma main,
Et Dieu nous garde de tristesse !

Vois : l'aube joyeuse a doré
Ta tête blonde. Sur le pré
Qu'on mène rondes et quadrilles.
Puisque l'Avril est de retour,
Faisons-lui fête. Ohé ! l'amour,
Ohé ! le vin, ohé ! les filles !

ÉPITAPHE

A Charles Leser.

Il avait la face pâlotte,
Hors le nez, rouge au renouveau;
D'ailleurs ami du vin nouveau,
Paresseux comme une marmotte.

Quelque rayon d'humeur falote
Lui dansait parfois au cerveau.
Alors il pleurait comme un veau,
Entre son grand verre et Charlotte.

Mais il a tant biberonné,
Si haut chanté, si bien dîné,
Qu'il est mort « à la fleur de l'âge ».

Bonnes gens, plaignez notre ennui.
On parlera longtemps de lui
Entre la poire et le fromage.



A JULES LUCAS

Ami, le jour est proche où nous irons, en frères,
Nous pavaner gaîment aux vitres des libraires,
Dorés sur chaque tranche et reliés en veau.
Ce ne sera qu'Avrils, soleils, printemps, gazelles ;
Cachés sous l'oreiller des jeunes demoiselles,
Nous leur ferons au cœur chanter le renouveau.

Puis, qui sait? — La fortune est d'humeur si légère !
Pourquoi n'irions-nous pas trouver cette bergère ?
On prétend qu'elle est fille à s'en laisser conter.
Qu'elle s'en vienne à nous, secouant, la fantasque,
Nos vers alexandrins dans son tambour de basque ;
Rien qu'avec un sourire elle nous peut tenter.

Pourquoi n'aurions-nous pas au soleil notre place
Et de beaux écus d'or sonnant dans la besace ?
Il n'est que de savoir à point flairer le vent.
On voit aux lampions où se donne la fête.
Nous avons bon jarret, bon œil et bonne tête;
A suivre la musique on s'en va loin souvent.

Songe donc : nous voilà tout vifs dans la gazette,
Du coin du feuilleton les dieux nous font risette ;
Ce sera merveilleux et neuf en vérité !
Pour nous avoir à table on fera des bassesses,
Et nous dirons des vers aussi chez les princesses.
Oui, mais que deviendra notre vieille gaîté ?

Nous en souviendrons-nous, de ces claires fontaines
Où but notre caprice à l'ombre des grands chênes ?
Le temps sera passé de l'amour et du bleu.
Pauvre ami, nous serons comme ces cacochymes
Qui, la tête couverte, et bredouillant des rimes,
Hument leur lait de poule au coin d'un petit feu.

Les beaux dîners qu'on fait avec une gastrite !
Nous n'irons plus cueillir au pré la marguerite,
Nous aurons le teint jaune et des rides au front.
Adieu la treille verte avec son jeu de quilles,
Et la gaîté qui mousse au cœur des belles filles !
Comme à des sénateurs les dents nous branleront.

Comme à des sénateurs ! Oh ! la plaisante histoire !
Nous aurons cave pleine et ne saurons plus boire.
Hélas ! qu'aurons-nous fait de tous ces chers printemps
Qui se seront enfuis, gais ou mélancoliques ?
Nous resterons, parés comme châsse aux reliques,
Regrettant, vieux goutteux, nos jambes de vingt ans.

Puis, s'il faut se signer comme font les dévotes,
Faire la révérence et mettre des culottes,
Un grand merci, l'ami ; je passe mon chemin.

Je suis un oiseau franc que rend muet la cage.
Restons fiers et debout, mon Jule, et bon courage;
Marchons la tête haute et la main dans la main.

J'ai rêvé. Grâce à Dieu, l'air qui fraîchit m'éveille,
Je vois à l'horizon poindre l'aube vermeille
Et ne suis ni perclus, ni riche, ni valet.
Ma foi, tant mieux! — Holà, lève-toi, camarade,
Le matin babillard va nous donner aubade;
Laissons courir Perrette avec son pot au lait.

Vois: d'ici les pierrots nous regardent écrire,
Et la bonne nature est en humeur de rire.
C'est à nous ce ciel rose et ces lointains pourprés,
A nous tout ce qui chante et tout ce qui verdoie.
N'avons-nous pas vingt ans? Quand le cœur est en joie,
Pauvrets, qu'irait-on faire aux râteliers dorés?

Donc vive la jeunesse et nargue aux vieilles lunes,
Vive le clair soleil qui rend les filles brunes!
Pour la gloire, elle est prude, elle fait des façons,
Il lui faut un plumet avec des sabretaches.
Nous qui sommes petits et manquons de moustaches,
Disons: Bonsoir, la belle, et vivent les chansons!

CHINOISERIES

A Henri Cazalis.

I

Pauvre bonhomme champêtre,
En buvant le vin du cru
J'ai maintes fois rêvé d'être
Un petit Chinois ventru,

Un vrai magot de potiche,
Comme on les fait à Canton,
Gai, railleur, et qui se fiche
De tous les qu'en dira-t-on;

Non pas un de ces fantoches
Aux visages grimaçants,
Si terribles aux mioches
Qui sont désobéissants,

De ces gaillards à panache,
Guerriers ou gros mandarins,
Qui portent, d'un air bravache,
Un soleil au bas des reins,

Mais un lettré sans malice,
Excepté pour le sonnet,
Avec un teint de réglisse
Et des yeux de sansonnet,

Un bon diable bien tranquille
De l'empire du milieu,
Qui s'en irait par la ville,
En costume rose et bleu,

Grassouillet comme un chanoine,
Et l'esprit tout occupé
Des couleurs d'une pivoine
Ou d'un vers de Li-Tai-Pé!

Avoir toujours tasse pleine,
Bonne table et ventre plein,
Vivre dans la porcelaine,
L'émail et le kaolin,

Branler doucement la tête
En regardant couler l'eau,
Passer tout le jour en fête,
Et le soir, comme un tableau

Peindre quelque belle strophe
Sur de fin papier de riz,
Quel sort pour un philosophe
Aux pensers toujours fleuris!

Puis, qui sait? — A l'heure douce
Où le dragon de minuit
Aux vieux toits, couverts de mousse,
Montre sa corne qui luit,

Dans la paix du clair de lune,
Je sentirais bien parfois
S'émouvoir pour quelque brune
Mon cœur de petit Chinois.

II

Belle fille de mon rêve,
O fleur d'ingénuité,
Voici que l'amour se lève :
De grâce apporte le thé.

Ta chère figure est jaune
Comme un pain de Châtillon,
Changeante comme la Saône,
Folle comme un oisillon.

Tes cheveux de fine soie
Qu'un farfadet a tressés,
Tes noirs cheveux font ma joie
Quand je les tiens embrassés;

Tes yeux, fendus en amande,
Me parlent si tendrement
Que ma peine serait grande
De ne plus vivre en t'aimant;

Ta gorge naissante embaume
Les branches de l'éventail,
Et plus douces que le baume,
Sont tes lèvres de corail!

Adieu donc à la méchante
Qui m'ensorcela jadis;
J'ai cueilli la fleur qui chante,
Je m'en vais en paradis!

Regarde, enfant : la nuit claire,
Sur sa robe en velours bleu
Vient de passer, pour nous plaire,
Son collier d'or et de feu.

Ne veux-tu pas que je tienne
Tes petits pieds dans ma main?
Mets ta bouche sur la mienne,
Et tous deux, jusqu'à demain,

Oublions l'heure sévère
Et l'empereur illettré,
Tandis que dans notre verre
Pétille le vin sucré.

III

Il est, au pays des roses,
Un jardinet parfumé
Dont les portes, toujours closes,
Ne s'ouvrent qu'au bien-aimé.

Une maisonnette peinte
Est au fond de ce jardin;
Entends la cloche qui tinte :
Din, din, din, drelin, din, din.

Les murailles sont d'ivoire,
Le toit est en diamant.
Les celliers ont de quoi boire
Jusqu'au dernier jugement.

C'est là, sous une tenture
D'argent clair et de velours,
O ma divine aventure,
Que tu passeras tes jours

A regarder loin du monde
Trembler, parmi les coussins,
Un peu de lumière blonde
A la pointe de tes seins.

Un nain, en simarre bleue,
T'apportera mes cadeaux
Très humblement, et sa queue
Frétillera sur son dos.

Alors, d'un geste de reine,
Tu diras : Qu'il entre ! — Et moi,
Soulevant ta lourde traîne,
J'embrasserai, plein d'émoi,

La belle dont le caprice
Me rend maussade ou joyeux,
Ma mignonne Impératrice,
Ma maîtresse aux petits yeux.....

— O la perle des cachettes,
Que le ciel te soit clément,
Que tes milliers de clochettes
Bourdonnent allégrement ;

Maison de ma fantaisie,
Filet de mon papillon,
Que toujours la poésie
T'illumine d'un rayon !

Sous tes blanches colonnades,
Nous écouterons la nuit
Conter à nos cœurs malades
Son inexprimable ennui.

Et, par l'étroite fenêtre,
Nous regarderons longtemps
Apparaître et disparaître
La lune sur les étangs.

VENT D'AUTOMNE

Sur la place un orgue roulant
Glapit quelque refrain dolent;
Tout autour, pauvres et pauvresses,
Vont, soufflant sur leurs maigres doigts;
Le soleil meurt dans les cieux froids.
Bonsoir aux dernières tendresses!

Moi cependant près de mon feu
Je rêvasse. Au pays du bleu,
Comme une abeille vagabonde,
Ma pensée aime à voyager.
Et je m'égare, sans bouger,
En des rêves de l'autre monde.

Soudain s'approche en tapinois
Le vent hargneux, le vent sournois.
Il est humble ; sa voix caresse.
On dirait un pauvre amoureux
Que le matin surprend, peureux,
A la porte de sa maîtresse.

« Bon chrétien sous l'âtre abrité,
Ouvre, dit-il, par charité. »
Le voilà qui geint et grelotte.
Il fait des génuflexions,
Comme un prêtre aux processions,
Comme à l'église une dévote.

Puis, s'il trouve le bon endroit,
Il saute d'un bond sur le toit,
Tombe au fond de la cheminée,
Remonte, court, fait les cent coups;
Au ras des murs entendez-vous
Se traîner sa plainte obstinée?

La place est prise. Trahison!
D'un bout à l'autre la maison
Tremble comme une feuille morte.
La girouette en fer battu
Grince au sommet du puits tortu;
Le marteau bat contre la porte.

Le vent, lui, dans ce grand fracas,
Est à l'aise et prend ses ébats;
C'est un maître sur son domaine.
Il va des combles aux celliers
Par le chemin des écoliers,
Comme un bourgeois qui se promène.

Hou ! hou ! hou ! hou ! pas un recoin
Qu'il ne visite avec grand soin,
Pas d'armoire à peine entr'ouverte
Qu'il n'y fourre aussitôt le nez ;
Et, du long rire des damnés,
Il rit à chaque découverte.

Dieu ! savez-vous ce qu'il a dit ?
Qu'est-ce donc qu'il a, le maudit ?
Comme il sait trouver la blessure
Qui saigne encore sur nos fronts,
Et remuer les vieux affronts
Dont on garde la flétrissure !

Rêves de gloire inassouvis,
Mirages en vain poursuivis,
Espoirs trahis, amours trompées,
Avec la voix du vent moqueur,
Tout cela vous remonte au cœur,
Y plonge comme autant d'épées.

Tout y passe, tout à la fois,
Tout, jusqu'aux hontes d'autrefois
Qu'on se croyait seul à connaître.
Dans la nuit d'un cœur désolé,
Oh ! quel lugubre défilé !...
Mais chut ! l'aurore va paraître.

Au loin, à l'horizon changeant,
Noyé dans un brouillard d'argent
Où les hiboux lui font cortège,
Voici venir, vieillard tremblant,
L'hiver avec son bâton blanc
Et sa souquenille de neige.

O rêve trop vite effacé,
Voix caressantes du passé,
Résurrection mensongère!
L'amour défunt revient et rit,
Et sur mon cœur qui s'attendrit
Pose, en chantant, sa main légère.

PARESSE

A Paul Bourde.

Je sais bien qu'on me reproche
De n'être qu'un paresseux.
Hélas! oui, je suis de ceux
Qui toujours manquent le coche.

D'aucun marchand d'orviétan
Je ne suis le domestique;
Devant aucune boutique
Je ne fais le charlatan.

Je n'ai pas l'âme dévote,
Je méprise les coquins;
Mes mollets sont trop mesquins
Pour que je porte culotte.

Avec ça que devenir,
Sinon flâneur ou poète?
Travailler? — Non, pas si bête,
C'est si lointain, l'avenir!

Comme on voit à la dérive
S'en aller un batelet
Sans souci du temps qu'il fait,
Je reste, quoi qu'il arrive,

Heureux en mon petit coin,
Près de l'âtre ou sous la treille.
D'aucuns m'ont dit à l'oreille
Que je serais allé loin,

Si j'avais eu la finesse
De me lever plus matin.
Bah! qui sait? — Jusqu'à Pantin,
Peut-être jusqu'à Gonesse...

Trimer, suer sang et eau,
Ne plus aimer, ne plus boire,
Tout ça pour avoir la gloire
D'être dans le Vapereau?

Non, non, merci. Je préfère
User d'abord mes vingt ans,
Et le surplus de mon temps
Je l'emploie à ne rien faire.

SONNETS D'HIVER

A Yves L...

Certes l'amour est bon; c'est bon de s'enflammer,
D'être rasé de frais, de s'appeler Clitandre.
Rien à mon gré, pourtant, n'est doux comme d'entendre,
L'hiver, en festoyant, le feu se consumer.

On ne peut conjuguer sans fin le verbe aimer,
Ni toujours naviguer sur le fleuve du Tendre;
Est-ce rien, les marrons qui pètent sous la cendre
Ou devant l'âtre clair une pipe à fumer?

Yves, crois-moi. Le soir, quand reviendra Novembre,
Nous nous réunirons dans ma petite chambre,
Devant la cheminée. — On mettra les verrous. —

Ni bavards, Dieu merci, ni maîtresse importune;
Et qu'il neige, tempête ou fasse clair de lune,
Nous philosopherons en buvant le vin doux.

II

En décembre, le soir, à l'heure où l'on festoie,
Qu'il est doux et charmant de s'étendre devant
Un petit feu, bien seul, pour écouter le vent
Gémir en pourchassant la flamme qui tournoie.

L'heure fuit. Dans la brume on se perd en rêvant.
Symbole de tristesse aussi bien que de joie,
L'âtre un instant se meurt puis de nouveau flamboie,
Comme un cœur endormi qui redevient vivant.

Cependant, au dehors, la nuit tombe plus noire;
La bûche qui s'éteint et la vieille bouilloire
Vont ensemble entonner un cantique plaintif;

Et tandis que la bise, avec sa longue histoire,
Vous endort doucement, voici que, tout craintif,
Quelque amour oublié vous revient en mémoire.

AVRIL

A Gustave Jundt.

Avril, tout frileux encore,
Nous revient, gentil lutin,
Et de son rire argentin
Il emplit le bois sonore.

Dans l'or pâle du matin,
Roses, pressez-vous d'éclore :
Voici que Rosette arbore
Son bavolet de satin.

Levez, levez-vous, fillettes.
Il court à travers les houx
Des odeurs de violettes ;

Et vous, vite envolez-vous
Vers les belles aux yeux doux,
O légères odelettes !

BOUTADE

A Auguste Choné.

I

Vraiment la Muse est ladre, et c'est grande merveille
Si l'on gagne du ventre à ce métier chétif.
Je veux congédier enfin la bonne vieille
Et piquer une tête au fond du positif.

Les poètes jamais eurent-ils bourse ronde?
A suer comme ils font les malheureux sont fous.
Adieu, ma chère dame, adieu, gentille blonde,
Je ne te mettrai plus de gros souliers à clous.

Il était temps! J'ai su trouver enfin ma voie.
Avais-je pour voler, la mine d'un oiseau?
Vive l'épicerie et Dieu nous tienne en joie!
Les Auvergnats sont faits pour être porteurs d'eau.

Comme on voit dans un cirque une rosse qui tourne,
Ayant toujours au dos les mêmes galopins,

Je serai le mitron qui chaque jour enfourne
Dans le même trou noir le même tas de pains.

Je serai vertueux, je porterai des socques;
On me prendra de loin pour un vieux boulingrin;
J'aurai sur la bedaine un amas de breloques
Et de longs justaucorps couleur jaune serin.

Le soleil, le printemps, l'amour aux bois? Fadaise
Digne d'un rimailleur ou d'un gagne-petit!
Parlez-moi, quand on peut, d'être bête à son aise
Et de ne rien sentir et d'avoir appétit!

Et les engrais, les foins, le blé, l'agriculture!
Près d'un bon métayer Virgile n'est qu'un sot;
Pourtant, c'est bien porté d'admirer la nature:
J'aurai sur ma fenêtre un sapin dans un pot.

Mes compagnons seront ces fantoches qu'assemble
L'hiver, au coin du feu, l'amour du domino.
Nous boirons de concert et nous ferons ensemble
De ces coups dont on parle un mois dans Landerneau.

Ainsi je vieillirai, joufflu comme un archange,
Ivrogne comme un chantre et quelque peu fripon,
Unissant jusqu'au bout, dans un heureux mélange,
L'âme d'une belette et le corps d'un chapon.

II

Comme j'en étais là de ce souhait bizarre,
Un rayon de soleil, venu je ne sais d'où,
Est entré dans ma chambre et, sans me crier gare,
L'a toute illuminée. Ah ! Dieu, que j'étais fou!

Quoi, les prés sont en fleurs et les femmes sont belles !
Quoi, l'on commence à voir monter les petits pois !
Quoi, filles et garçons s'en vont en ribambelles
De leurs amours d'une heure effaroucher les bois !

Et tandis que le fruit divin qui perdit Ève,
A ma barbe, partout se croque sans façon,
Bien loin de s'envoler sous le ciel bleu, mon rêve
Se traîne sur le sol en vrai colimaçon !

Me voit-on d'ici, moi dont la mine falote
Rappelle un sauvageon sur le bord d'un chemin,
Tout de noir habillé des pieds à la calotte,
Gribouiller un contrat sur de vieux parchemin ?

Et toi, Muse mignonne, ô ma folle complice,
As-tu bien pu m'entendre à ce point blasphémer ?

Crois-tu qu'une âme neuve où ta flamme se glisse
Puisse ainsi tout d'un coup renoncer à t'aimer ?

Comme à chaque retour du printemps, l'hirondelle
Revole au vieux clocher qui l'abrita si bien,
Mon cœur aventureux et cependant fidèle
Ne veut plus désormais d'autre nid que le tien.

Toi vieille ? Mais alors ici-bas rien n'est jeune.
Je vois comme toujours luire tes yeux ardents,
Ton aimable embonpoint ne sent pas trop le jeûne,
Et ton éclat de rire a ses trente-deux dents.

Crois-moi. Laisse crier les courtauds de boutiques;
Laisse sur un problème aussi niais qu'ardu
Pâlir les faux savants ; laisse les gens pratiques,
Besicles sur le nez, parler de temps perdu.

Sois belle en dépit d'eux, belle comme l'aurore,
Belle comme les lis qui ne filent jamais :
Campée en plein soleil, viens me chanter encore
Un de ces airs naïfs et tendres que j'aimais.

Vois, tout nous réussit. Maintes vieilles bouteilles
Dorment en paix chez nous derrière les fagots ;
Plus d'un raisin doré se balance à nos treilles,
Plus d'un rosier fleurit notre petit enclos.

Que les mangeurs de choux et de pommes de terre
S'adressent au voisin pour se faire héberger;
Réserve aux délicats les fleurs de ton parterre,
Garde pour les gourmets les fruits de ton verger.

D'autres sont cousus d'or, ça me fait beaucoup rire,
Et font meilleure chère et mènent plus grand train.
C'est parfait. Seulement je me suis laissé dire
Qu'à leur table parfois on sommeillait un brin.

Pour nous, au beau pays des enfileurs de perles,
On ne s'est jamais plaint, je crois, de notre accueil;
Si la grive est absente on a d'excellents merles
Et, faute de Laffitte, on boit de l'Argenteuil.

A CHARLES GUILLON

AUTEUR DU RECUÉIL

des *Chants populaires de la Bresse et du Bugey.*

Grâce à l'ami Guillon,
La Bresse rit encore,
Et son vieux front se dore
D'un suprême rayon.

Dans le bois de Seillon
J'ai vu poindre l'aurore;
Que de fleurs vont éclore
Au premier carillon!

Vous revoilà jeunette,
Mère; une chansonnette
Et requinquez-vous donc!

A la vogue prochaine
Nous irons, sous un chêne,
Danser le rigodon.

LOIN DU MONDE

A Gabriel Marc.

Comme les bœufs de chez nous,
J'ai l'âme contemplative ;
Je laisse la vie active
Se ruer à mes genoux.

Que messieurs les gens pratiques,
Avec des airs caressants,
Détroussent les bons passants
Dans leurs arrière-boutiques.

Qu'un brin de paille, un fétu,
Mette en feu la fourmilière;
Que les serins de volière
Fassent leur turlututu,

Toute cette mascarade
Est fort laide à voir grouiller ;
On m'a vu souvent bayer
Devant ces batteurs d'estrade.

Je sais qu'on est vite absous,
Avec de l'or plein ses poches,
Et que rien n'est sans reproches
Comme un écu de cent sous.

Mais, pauvret, comment me plaire,
Moi qui ne saurais, je crois,
Faire œuvre de mes dix doigts,
Dans cette affreuse galère?

Non, non, rien ne vaut pour moi
Le pays des inutiles;
Les choses les plus futiles
M'emplissent d'un doux émoi.

Tout le bruit que fait le monde
Ne peut troubler mon sommeil;
Qu'on me laisse, en plein soleil,
Rêver aux yeux de ma blonde.

Qu'à défaut de la raison,
Chez moi, la rime flamboie,
Que Dieu mette un peu de joie
Dans ma petite maison;

Et pourvu qu'elle reflète
Parfois un coin de ciel bleu,
Mon âme, heureuse de peu,
Se déclare satisfaite.

MADRIGAL

Chansonnettes, tristes ou gaies,
Toutes s'en vont de ton côté.
Je suis dans un cercle enchanté ;
Comme l'abeille autour des haies,
Je tourne autour de ta beauté.

FRÈRE GRÉGOIRE

A Émile Brousse.

En son vivant, frère Grégoire
Fut un joyeux embéguiné,
Dévot, raillard et bourgeonné,
Aimant à rire comme à boire;

Bref, un ivrogne méritoire:
Mais qu'il eût bien ou mal dîné,
L'Angelus à peine sonné,
Tout aux âmes du Purgatoire.

Ainsi quand je sors des tripots
Où Rabelais casse les pots,
Foin des filles ébouriffées.

En marche, en marche! — Et par le vent
Me revoilà, comme devant,
Voyageur au pays des fées.

LE BONHEUR

A Paul Bourget.

I

Le bonheur, pauvre Brigitte,
Est prompt à s'effaroucher;
D'aucuns prétendent qu'il gîte
Au sommet du vieux clocher.

Mais non, c'est l'oiseau volage
Que rien ne peut arrêter.
Dire que notre village
Un jour l'entendit chanter!

Ce jour-là, je m'en rapporte
A ce que m'ont dit les vieux,
Chacun était sur sa porte,
Écarquillant de grands yeux.

— L'as-tu vu, Jacque? — Et toi, Pierre?
— Hein, marche-t-il, l'enragé!
— Il va droit à la rivière.
— Il a filé sur Bâgé.

Hélas ! tandis qu'on le guette,
Il est déjà, Dieu sait où.
Comme une grive en goguette,
Il aime à faire le fou.

Ni la fauvette gentille,
Ni le rossignol des bois,
Ni toi, ma petite fille,
Vous n'avez si douce voix.

Il est gros comme une abeille
Et léger comme le vent.
Enfin c'est une merveille...
A ce qu'on m'a dit souvent.

Car je ne suis pas du nombre
De ceux qui l'ont contemplé.
A peine ai-je vu son ombre
Que, crac ! il s'est envolé !

Mais écoute la nouvelle,
Nous le tenons cette fois :
Un homme des bords de Veyle
L'a rencontré dans son bois,

Puis on l'a vu sous les aulnes,
Près de la ferme à Biquet,
Qui mirait ses plumes jaunes
Dans la mare, le coquet.

Et le fusil sur l'épaule,
Arrogant, fier comme un roi,
Je m'écrie : « Ah ! Ah ! mon drôle,
Vous aurez affaire à moi ! »

II

Hélas ! que de fondrières
On trouve dans la forêt !
Que de trous ! Que de charrières
Où le diable se perdrait !

Boiteux, fourbu, hors d'haleine,
Je vais, jour et nuit trottant,
Des collines à la plaine,
De la rivière à l'étang.

J'ai gravi toutes les roches,
J'ai fouillé tous les ravins,
J'ai grimpé sur tous les coches,
Consulté tous les devins.

Rien, rien ! — Enfin je me lasse
De sauter tant de fossés ;
Mon bon chien, l'oreille basse,
A l'air de me dire : assez.

Et nous rentrons, Dieu sait comme,
Tous deux faits à l'avenant,
Tandis qu'un affreux bonhomme
Me demande en ricanant,

Comment se porte la Veyle,
Et si l'oiseau printanier
Qui me trouble la cervelle
Est enfin dans mon carnier.

Ah ! brigand! quoi qu'on en dise,
Il est pourtant là, tout près.
Il se rit de ma sottise,
Là, là, là, j'en jurerais.

Tout à coup je crois l'entendre
Qui d'en haut me fait: cui, cui.
J'étends la main pour le prendre;
Un coup d'aile, il s'est enfui!

III

Qu'y faire! C'est grand dommage,
Chère, je deviendrai vieux
Sans avoir pu mettre en cage
L'oiselet capricieux.

Il est trop fin, c'est visible,
Pour se prendre à mon appeau ;
Il resterait insensible
A tous mes coups de chapeau.

Hélas oui ! — Mais toi, rusée,
Toi, mignonne, toi, m'amour,
Que je vois à ta croisée,
Fraîche et rose au petit jour,

Ouvrir sur le vaste monde
De si grands yeux étonnés,
Toi dont la jeunesse blonde
Sent le lilas à plein nez,

Ne peux-tu, quelque dimanche,
Quand les bois reverdiront,
D'un signe de ta main blanche
Arrêter ce fanfaron ?

Moi, que veux-tu ? je suis triste.
L'oiseau me trouve ennuyeux ;
Mais penses-tu qu'il résiste
A la couleur de tes yeux ?

Moi, je n'ai pas l'air bien tendre,
Je suis laid, je suis grognon ;
Mais qu'aurait-il à reprendre
A ton visage mignon ?

Car il aime les voix douces
Des fillettes sans souci,
Il adore les frimousses
Comme celle que voici,

Et rien au fond, je suppose,
Ne vaut, pour l'apprivoiser,
Le coin d'une bouche rose
Où tremble un bout de baiser.

IV

Va donc hardiment ! Sois belle
A la face du ciel bleu,
Que ton regard étincelle,
Que ta bouche mente un peu !

Va donc hardiment ! Sois folle
A damner un vieux savant,
Que ton cotillon s'envole
Comme une hirondelle au vent !

Dans la forêt merveilleuse
Où s'éveillent tes vingt ans,
Égare-toi, ma joyeuse,
Par un matin de printemps ;

Et d'abord, à la fontaine,
Va filer ton blanc fuseau :
Tu feras, sois-en certaine,
Rencontre du bel oiseau.

Chut ! chut ! — Le voilà qui rôde,
Cherchant pâture à son choix ;
Vois-le, comme une émeraude,
Étinceler dans le bois.

Il vient doucement, sautille,
Fait le beau, se met en frais ;
Comme il te trouve gentille,
Il veut te voir de plus près.

Admire comme il est leste ;
C'est un charmant baladin,
Mais silence ! pas un geste...
Il s'envolerait soudain.

Il ne croit pas, j'imagine,
Que tu puisses l'attraper.
Qui sait pourtant ? s'il fait mine
De par trop s'émanciper,

Prends (surtout, ne va pas rire)
Ton air le plus solennel,
Et pose-lui, sans mot dire,
Sur la queue un grain de sel.

V

Crac! c'est fait. La bonne histoire!
Vite referme la main
Et chante avec moi victoire,
Très chère, jusqu'à demain.

L'enragé qu'à perdre haleine
J'ai poursuivi tant de fois,
Le voilà qui se démène,
Pauvre diable, entre tes doigts.

Regarde un peu comme il tremble
Et quels petits airs contrits!
Qu'il est triste, comme il semble
Honteux d'avoir été pris!

J'étais vraiment par trop bête
De l'implorer à genoux!
Lui qui fait tourner la tête
Aux plus malins d'entre nous,

Lui, le hautain, le farouche,
Il viendra, si tu le veux,
Te becqueter sur la bouche,
Voleter dans tes cheveux.

Plus de course vagabonde,
Plus d'éternel guilledou!
Il n'ira plus à la ronde
Coqueter, faire le fou.

C'est dit, n'est-ce pas, mignonne ?
Nous l'emmènerons bien loin;
De sa petite personne
Nous aurons le plus grand soin.

Il sera, dans sa cachette,
Comme une bête à bon Dieu;
Il aura pour sa couchette
Quatre doigts de satin bleu;

Et tout ce qu'on lui demande,
C'est l'aumône de son chant.
Mais de peur qu'il ne prétende
Faire encore le méchant,

Ou qu'avec les hirondelles
Il ne veuille s'en aller,
Nous lui rognerons les ailes
Pour l'empêcher de voler.

LE PAYS NATAL

A Georges Lafenestre.

Quel pigeon n'est parfois las de son pigeonnier!

J'ai souvent envié, moi, pauvre casanier,
Qui n'ai vu que les toits de ma sous-préfecture,
Tous ces admirateurs de la grande nature,
Marchands de calicot, gens de lettres, boursiers,
Que Juillet éparpille au travers des glaciers
Et ceux-là qui s'en vont au soleil d'Italie
Réchauffer tristement quelqu'antique folie,
Ces Anglais dégoûtés de vivre, ces blasés
Qui toisent Raphaël sans en être écrasés
Et traitent Michel-Ange en vieille connaissance.

O chefs-d'œuvre des arts, fleurs de la Renaissance,
Qui peut vous contempler sans fléchir les genoux?

Mais quand le soleil donne, on est si bien chez nous!
C'est au chant des oiseaux que le matin m'éveille,
Et chaque jour s'achève à l'ombre de la treille.
Il y vient, grâce à Dieu, plus d'un bon compagnon

Dont la dive bouteille est le péché mignon,
Et le chagrin s'envole en nous entendant rire.
Mais ce n'est rien encore ; il me faudrait décrire
La petite Rosette avec son air futé
Qui rit de si bon cœur et fait si bien le thé.
Quand elle me regarde, en sa fraîche toilette,
Grand Dieu qu'elle a bon air, ma gentille poulette !
J'en perds — pour un instant — le boire et le manger.
Eh ! vraiment, pauvre ami, faut-il tant voyager ?
Sous un auvent de paille une chèvre à l'attache,
Une ravine ombreuse où le soleil fait tache,
Autour d'une fontaine un ruban de cresson,
Moins encore, il suffit. La divine chanson,
Nous l'entendrons toujours quand nous voudrons l'entendre,
Et la Bresse a pour nous je ne sais quoi de tendre
Et d'intime, qu'ailleurs on ne saurait trouver.
Allons, c'est dit, Bressan ; j'ai fini de rêver.
Sous mes rosiers fleuris, à côté de ma blonde,
Je finirai mes jours sans avoir vu le monde,
Heureux qu'un petit bois verdisse à l'horizon
Ou qu'une vigne grimpe autour de ma maison !

TROIS JEUNES FILLES

A Victor Vaulpré.

I

La première est belle, indulgente et sage,
Et n'a jamais fait le moindre faux pas.
Mais son beau renom n'effarouche pas.
Un bouton de rose est à son corsage.

Les oiseaux du ciel viennent à sa voix ;
Dans ses doux yeux passe une lueur tendre,
Et, quand elle chante, on croirait entendre
Une flûte d'or au milieu des bois.

Sa blanche vertu n'a rien de morose ;
Elle va gaîment, sans se retourner,
Et l'herbe à ses pieds se met à grener,
Et la fleur s'entr'ouvre où son doigt se pose.

II

La seconde est coquette et folle, Dieu merci,
Mais folle à demander qu'on lui donne la lune.
Faite à ravir d'ailleurs, enfant comme pas une,
Qui pourrait s'empêcher de l'adorer ainsi ?

Avec son teint de blonde et ses yeux de brunette,
Elle a vraiment le don de nous entortiller,
Et, du matin au soir, on la voit sautiller
Comme le rossignol sur l'épine-vinette.

Je te la recommande, ô chasseur diligent ;
C'est le plus fin gibier qui soit à Pont-de-Veyle.
Sa bouche a la couleur de la fraise nouvelle ;
Son rire, la gaîté d'une cloche d'argent.

III

La troisième vous ensorcelle
Avec son ardente beauté ;
On dirait du soleil d'été
Une étincelle.

Mystérieux comme la nuit
Dans sa robe de velours sombre,
Ses yeux semblent à travers l'ombre
    Un feu qui luit.

Flamme légère, ô pure flamme,
Brûle ce cœur sans l'embraser!
Elle mettrait dans un baiser
    Toute son âme.

ENCORE UNE

A Jean et Emmanuel Benner.

I

J'en veux chanter encore une,
Une fleur du bois joli.
Cette fois, c'est une brune
Au corsage bien rempli,

Mignonnette et rondelette,
Un peu coquette, parbleu!
Bonne d'ailleurs et simplette
Comme une bête à bon Dieu.

A deux pas de Cormoranche,
On peut voir, en bien cherchant,
Le soir, une ferme blanche
S'illuminer au couchant.

C'est là, dans les hautes herbes,
Entre l'orge et le froment,
Qu'au temps des moissons superbes,
Naquit la belle ; — et vraiment,

De la Saône paresseuse
A la Veyle au bord fleuri,
Jamais plus délicieuse
Fille des champs n'a souri.

Ses grands yeux disent : « Je n'ose,
Hélas ! et je ne sais rien. »
Mais tout bas sa bouche rose
Murmure : « Je voudrais bien. »

Surtout, la joyeuse fille,
Qu'il fait bon la regarder,
Aux vogues, quand un quadrille
Se prépare à gambader !

Tout le monde, hommes et femmes,
Est en place ! — « Une, deux, trois...
Garçons, balancez vos dames ! »
Commande une grosse voix.

Et là-dessus, tous ensemble
De gigoter de leur mieux;
Sous les sabots le sol tremble,
La joie emplit tous les yeux.

Mais plus longtemps que personne,
Madeleine, c'est son nom,
Madeleine, la friponne,
Tourne sur son pied mignon.

Troussant sa jupe de soie
D'où sort un bout de mollet,
Elle va, vient, fuit, tournoie
Comme un petit feu follet,

Puis galope à perdre haleine,
Inventant de nouveaux pas,
Si bien que l'orchestre a peine
A la suivre en ses ébats.

Quelle allure cavalière,
Quel petit air dégourdi !
On croit voir, dans la lumière,
Danser l'heure de midi.

Aussi plus d'un, bouche ouverte,
A la guigner reste droit ;
Pour l'admirer on déserte
Tous les bouchons de l'endroit.

Jusqu'aux vieux, branlant la tête,
Qui disent en souriant
De se voir à telle fête :
« Tudieu ! le morceau friand ! »

Et, pour entrer dans la danse,
Rappelant leurs dix-huit ans,
Frappent des pieds en cadence,
En souvenir du bon temps.

II

Doux Jésus, comme tout passe!
De tant de gentils minois
Qui charmèrent de leur grâce
Les dimanches d'autrefois,

De tant d'aimables commères
Dont les rustiques appas
Mirent en branle, naguères,
Le cœur de nos grands-papas,

Que reste-t-il? Pas grand'chose,
Une bonne vieille ou deux.
Le vent effeuille la rose
Et souffle sur les grands yeux.

Adieu, blondes et brunettes,
Troupe folle, essaim charmant;
Voici le temps des lunettes,
Des béquilles mêmement!

Bah! que sert de crier gare?
Aujourd'hui, comme autrefois,
Le merle blanc, l'oiseau rare,
Siffle, en avril, dans nos bois;

Bienheureux, aux violettes,
Qui saura l'y dénicher.
Hardi, garçons et fillettes,
Il n'est que de bien chercher.

Avant que nos paysannes
Ne cessent de nous charmer,
Et que les roses bressanes
Ne se lassent d'embaumer,

Nos petits bœufs dans la plaine
Ouvriront plus d'un sillon,
Il poussera plus d'un chêne
Dans la forêt de Seillon ;

Et, sous la verte tonnelle,
Plus d'un gars de belle humeur
A la santé de sa belle
S'enivrera de tout cœur.

Voilà pourquoi Madeleine
Rit et passe son chemin,
Sans jamais se mettre en peine,
En peine du lendemain.

Toute jeunette et fleurie,
Qu'elle chante encor longtemps.
Un brin de coquetterie
Convient à ses dix-huit ans ;

Et, puisque l'amour s'envole,
Ceux-là sont fort avisés
Qui voient sur sa bouche folle
Tout un nid de francs baisers.

DERRIÈRE CHEZ NOUS

A Maurice Bouchor.

Derrière chez nous est une colline
Qui se vêt de rose à chaque printemps.
C'est là que ma Jeanne et moi, bien contents,
Allons nous asseoir quand le jour décline.

Le ciel bleu pâlit au-dessus de nous
Et nous ne savons d'abord que nous dire;
Heureux comme un roi, je la vois sourire,
Ma tête blottie entre ses genoux.

Son front est si blanc, sa joue est si fraîche
Qu'on mettrait cent ans à les regarder.
Mais elle me dit: « A quoi bon tarder ?
O mon bel ami, dépêche, dépêche.

Comme nous, ma mère est allée au bois,
Mais son joli temps n'est plus de ce monde.
Moi je ris toujours, toujours elle gronde;
Mon gentil galant, baise-moi cent fois. »

Elle a le parler des magiciennes.
Je sens nos deux cœurs battre à l'unisson,
Et comme la chèvre accourt au buisson,
Mes lèvres s'en vont au-devant des siennes.

« Ma doucette, viens, que j'embrasse encor
Tes yeux de velours, ta bouche qui tremble.
C'est si bon d'aimer, si bon d'être ensemble !
Nos cœurs sont liés avec un fil d'or! »

Ainsi parle en nous la jeunesse folle,
Et de tous nos maux nous sommes guéris.
Mais voici qu'au loin, par les prés fleuris,
L'angelus du soir doucement s'envole.

Hélas! va-t-il donc falloir nous quitter ?
Je vois tout là-bas notre toit qui fume ;
Le coq du clocher se perd dans la brume,
Et le rossignol se met à chanter.

PETITE CLAUDINE

A N. Quellien.

Ce matin, j'entre allumer
Ma bouffarde à la cuisine.
— Bonjour, petite Claudine,
   Voulez-vous m'aimer ?

C'est de vous qu'aux bords de Veyle
On me voit toujours rêvant ;
Et, comme un moulin à vent,
   Tourne ma cervelle.

Hardi donc ! Quand serez-vous,
Bergeronnette légère,
Ma petite ménagère,
   Et mon fin cœur doux ? —

Mais sans même prendre garde
A mon propos engageant,
Dans la théière d'argent
   Elle se regarde.

— Bonne âme, je vous le dis,
Ne vous mettez pas en peine :
Ce sera pour la semaine
Des quatre jeudis !

Nous aurons un beau carrosse
Tout en satin rose et bleu.
Le joli mari, mon Dieu,
Et la belle noce !

Et de sa plus douce voix :
— Je suis la fleur d'amourette
Qui se cache, turlurette,
Au profond des bois ;

Je suis la mésange folle,
Et l'alouette est ma sœur ;
Dès qu'apparaît le chasseur
Vite je m'envole. —

J'entends au fond du jardin
Le rossignolet qui chante ;
Mais le cœur de la méchante
Est plein de dédain.

Doux Jésus ! quelle colère !
Sa rose n'est pas pour moi ;
Un mieux avisé, ma foi,
Aura su lui plaire.

Sous son front ébouriffé,
Sa joue est comme une pomme ;
Et ses doux yeux luisent comme
  Deux grains de café.

EN RÊVE

A Leconte de Lisle.

Vous me demandez qui je vois en rêve?
Et gai, c'est vraiment la fille du roi;
Elle ne veut pas d'autre ami que moi.
Partons, joli cœur, la lune se lève.

Sa robe qui traîne est en satin blanc,
Son peigne est d'argent et de pierreries;
La lune se lève au ras des prairies.
Partons, joli cœur, je suis ton galant.

Un grand manteau d'or couvre ses épaules
Et moi dont la veste est de vieux coutil!
Partons, joli cœur, pour le Bois-Gentil.
La lune se lève au-dessus des saules.

Comme un enfant joue avec un oiseau,
Elle tient ma vie entre ses mains blanches.
La lune se lève au milieu des branches.
Partons, joli cœur, et prends ton fuseau.

Dieu merci, la chose est assez prouvée,
Rien ne vaut l'amour pour être content.
Ma mie est si belle et je l'aime tant!
Partons, joli cœur, la lune est levée.

ROSE, ROSETTE

A Jean Aicard.

Quel paradis que mon village !
Nos filles ont le cœur volage
Et nos gars ne sont pas méchants.
On peut faire un brin de causette,
    Rose, Rosette,
    A travers champs.

On vendange avec sa mignonne,
L'un auprès de l'autre on moissonne,
De concert on abat les noix;
Puis on va cueillir la noisette,
    Rose, Rosette,
    Au fond des bois.

Alors sous la feuillée humide
Plus d'un couple heureux et timide
S'enfonce à la grâce de Dieu,
Et parfois une chemisette,
    Rose, Rosette,
    S'entr'ouvre un peu.

Heureux temps! Le ramier roucoule,
Le ruisseau d'argent coule, coule;
La belle dit : « O mon galant! »
Et le galant répond: « Mazette!
Rose, Rosette,
Le tétin blanc! »

Mais l'heure fuit. Le vent de Bresse
Emporte un jour notre tendresse
Avec le bonheur qu'on rêva.
Adieu, tambourin et musette,
Rose, Rosette,
L'amour s'en va!

Que c'était donc chose légère,
Ce cœur joli, ce cœur, bergère,
Dont si gaîment tu faisais don!
Vois: ce n'est plus qu'une amusette,
Rose, Rosette,
A l'abandon!

AU BORD DE L'EAU

A Joséphin Soulary.

En m'en revenant de vers chez mon père,
Vole au soleil d'or, vole, ma chanson,
En m'en revenant, derrière un buisson
Je vois Marion qui se désespère.

Elle regardait, le joli tableau !
Dans le vert Suran trembler son image.
« Galant, me dit-elle, oh ! que c'est dommage !
La clef de mon cœur est tombée à l'eau.

La clef de mon cœur est dans la rivière,
Elle flotte, flotte avec le courant.
Où la retrouver ? Le monde est si grand ! »
— Et je lui réponds de la chènevière :

« Donne-moi ta main et sèche tes pleurs,
Je suis compagnon de la marjolaine !
La clef de ton cœur, nous l'aurons sans peine ;
Le rosier d'amour est encore en fleurs.

Allons, si tu veux, jusqu'au bout du monde,
Mais ne partons pas sans nous embrasser;
Allons en chantant; nous verrons danser
Les vaisseaux du roi sur la mer profonde. »

— « Eh bien, qu'il soit fait comme tu voudras.
Partons, il est temps, le soleil se couche. »
— Et contre ma bouche elle met sa bouche,
Et sur mon épaule elle met ses bras.

Adieu donc chez nous, adieu donc la Bresse,
Adieu, bois en fleurs et petits étangs!
Je ne reviendrai que dans cinquante ans,
Je m'en vais en guerre avec ma maîtresse!

PEINES D'AMOUR

A Jean Richepin.

J'ai ramené du pré mes deux génisses blanches.
L'angelus est sonné; les garçons de chez nous,
Assis dans la cuisine, ont retroussé leurs manches,
Afin de mieux se battre avec la soupe aux choux.

Qu'ils sont heureux! Toujours une amusette aux lèvres
Chaque jour au travail ils s'en vont en chantant.
Moi, ma tête est en feu, je grelotte les fièvres.
N'aurai-je donc jamais celle que j'aime tant!

La semaine passée elle vint à la grange
Avec sa robe bleue et ses cheveux dorés,
Et, pauvre que je suis, je la pris pour un ange,
Comme ces chérubins dont parlent les curés.

Si j'avais su causer, que j'aurais dit de choses!
Mon cœur battait, battait... j'avais chaud, j'avais froid.
Je m'en fus au jardin pour lui cueillir des roses,
Mais je tremblais si fort! Je n'étais guère adroit.

Et je lui dis enfin : « J'ai trente écus de rente ;
Mon père tout autant ; voici qu'il se fait vieux.
Comme on voit à l'étang s'en aller l'eau courante,
Sans cesse mon cœur vole au-devant de tes yeux.

Serai-je ton ami, dis, ma petite brune ?
S'il te faut un collier, pour la pendre à ton cou,
Là-haut, avec les dents, j'irai prendre la lune. »
Elle a tiré la langue et m'a traité de fou.

Ah ! les fous sont heureux, et quelquefois j'envie
Jean l'innocent qui danse en menant son troupeau.
Que lui faut-il pour vivre? Un verre d'eau-de-vie
Et quatre brins d'avoine autour de son chapeau.

Encor, si j'oubliais ! Je dormirais tranquille,
En plein air, sans rêver, comme les bûcherons ;
Et parfois le dimanche, on irait à la ville
Faire la boustifaille avec de francs lurons.

Mais elle est si mignonne et si rose et si fraîche,
Fraîche comme un œillet qu'on respire en passant !
Le soleil a doré sa peau comme une pêche ;
Sous sa fine chemise on voit courir le sang.

Et puis on est tout sot quand elle vous regarde,
Comme à la bonne Vierge on lui parle à genoux.
Pourtant elle aime à rire et c'est une gaillarde ;
Ses yeux ont toujours l'air de dire : Embrassez-nous,

J'ai consulté Chagnard qui lit dans le grimoire:
Trois fois sur mon épaule un coq noir a chanté.
A quoi bon ? Il n'a pu m'enlever la mémoire.
Le sort est trop mauvais que l'amour m'a jeté !

Chez la mère Gagnoux j'ai bu quatre bouteilles,
En sortant j'avais peine à me tenir debout,
N'importe : son nom seul était dans mes oreilles;
Je la voyais toujours, je la voyais partout.

Je suis allé trouver le vicaire à confesse,
J'ai fait la pénitence et dit mon chapelet;
J'étais comme un damné qui servirait la messe,
J'entendais tout le temps l'enfant qui m'appelait.

Ah ! que le mal d'aimer est une rude peine!
Ni prêtres, ni bergers ne sauraient m'en guérir.
Lorsque le feu du ciel est tombé sur un chêne,
Son affaire est bien faite; il n'a plus qu'à mourir !

LA BELLE MORTE

A Maurice Rollinat.

Hélas! bonnes gens, qu'elle est brève,
L'heure où l'on va toujours chantant,
L'heure d'amour que j'aimais tant!
Oh! le beau rêve
Qui m'a bercé,
Oh! le beau rêve
Si tôt passé !

Au mois de mai, quand tout verdoie,
Je riais avec mes amis ;
Et voici qu'à présent j'ai mis
Toute ma joie
Et mon orgueil,
Toute ma joie
En un cercueil!

Quelquefois je vais à l'église,
Je m'agenouille pour prier,
Mais je ne puis pas oublier

Le jour où Lise,
Mon Dieu, mon Dieu!
Le jour où Lise
M'a dit adieu.

Comme elle souffrait, la chère âme!
Que son corps était amaigri!
Et pourtant elle m'a souri:
Un peu de flamme
Dans ses yeux d'or,
Un peu de flamme
Vivait encor.

Sa voix murmure, presque éteinte :
« Si tu m'aimais, ô mon galant,
Mets sur ma tombe un rosier blanc. »
Puis une plainte
Au fond du lit,
Puis une plainte,
Et tout est dit!

Tout est dit, mais la pauvre belle
Me hante encore et me poursuit,
Je la vois le jour et la nuit.
Oui, c'est bien elle
Comme au vieux temps,
Oui, c'est bien elle,
Et je l'entends.

Le beau printemps se montre à peine
Qu'il est déjà tout défleuri ;
Le ruisseau d'hier est tari.
Seule ma peine,
Hélas, hélas !
Seule ma peine
Ne s'en va pas !

Oh ! je voudrais pouvoir me taire,
Je voudrais dormir à jamais
Près de la blonde que j'aimais,
Et qu'on enterre
Tout mon souci,
Et qu'on enterre
Mon âme aussi.

LA CHANSON DES REGRETS

A Anatole France.

Quand vient le temps des mûres,
Que les galants sont doux !
Que de joyeux murmures
A tous leurs rendez-vous !

Sur leurs bouches fleurissent
Les roses de tout mois ;
Leurs baisers rafraîchissent
Comme la fraise au bois,

Et leur voix est si tendre,
Notre bonheur si grand,
Qu'on voudrait les entendre,
L'éternité durant.

Comme ils apprennent vite
Le chemin de chez nous !
A peine on les invite
Qu'ils tombent à genoux.

Ah ! le moulin peut moudre.
N'importe : tout le jour
Ils nous regardent coudre
En nous parlant d'amour.

A chaque tour d'aiguille,
Ils disent en riant :
« Oh! oh ! la bonne fille,
Et le minois friand !

Je suis pris à la chaîne
De ses beaux cheveux blonds. »
Et sur le coffre en chêne
Ils frappent des talons.

A chaque tour d'aiguille,
Ils disent : « Tourne-toi,
Tourne-toi, ma gentille,
Ma mie, embrasse-moi. »

Et le soir, à la danse,
A tous leurs compagnons
Ils feront confidence
De nos baisers mignons.

Nous, pauvres innocentes,
Nous croyons aux serments ;
Nous allons, par les sentes,
Attendre nos amants.

Rien ne nous fait envie
Que de les cajoler,
Comme si pour la vie
L'amour devait brûler,

O pauvres, pauvres sottes,
Et ce n'est bien souvent
Qu'un feu de chènevottes,
Qui s'éparpille au vent!

*
* *

Ah! dis-moi, vent morose,
Qui souffles du chemin,
Qu'as-tu fait de la rose
Que j'avais à la main?

Qu'as-tu fait de mon âme,
O vent malicieux?
Qu'as-tu fait de la flamme
Que j'avais dans les yeux?

J'ai mis à mon corsage
Une fleur de souci.
Alors que j'étais sage,
Je n'étais pas ainsi.

Avec ma voix rieuse
Et mes cheveux dorés,
J'étais plus radieuse
Que la reine des prés ;

Belle parmi les belles,
Avec mes cheveux blonds,
J'avais des ribambelles
D'amoureux aux talons.

Adieu, cousin, cousine,
Adieu, petits cadeaux !
Jusqu'à notre voisine
Qui me tourne le dos ;

Et je me désespère,
Loin de mon beau galant,
Seulette avec mon père
Qui jure en me parlant.

Ah ! cruel ! Il oublie
Comme nous étions bien.
Il disait : « Ma jolie,
Mets ton bras sur le mien.

Pas une ménagère
Ne vaut ma Jeanneton.
Viens, tu seras bergère,
Je serai le mouton. »

Et sur les deux fossettes,
Il voulait m'embrasser.
Bonsoir aux amusettes!
Il n'y faut plus penser.

*
* *

N'y plus penser? misère
Qu'ai-je dit là, mon Dieu!
Eh quoi! dans la rivière
Jeter mon ruban bleu.

Pendre au clou, dans l'armoire,
Ma robe de satin,
Perdre toute mémoire
De ce joli matin

Où, le cœur dans l'attente,
Je me mis à pleurer,
Où j'étais si contente,
Sans le vouloir montrer!

Non, non. Qu'au cimetière
On emporte mon corps,
Et, du fond de ma bière,
Au son du glas des morts,

J'entendrai, dans les roses,
Le rossignol chanter,
O Jésus ! tant de choses
Qu'on ne peut répéter !

La petite hirondelle
Revient toujours au nid,
Et moi je suis fidèle
A l'amour qui finit.

C'est lui qui m'accompagne,
Quand je vais au jardin ;
Sur la verte montagne
Il resplendit soudain.

La nuit, il me réveille,
Sa blessure au côté,
Pour me dire à l'oreille :
« Vois comme on m'a traité. »

Et je souffre de même
Et nous nous ressemblons.
J'ai perdu ce que j'aime ;
Adieu, chers violons !

Il est temps de vous taire.
Pourrais-je encor danser ?
Quand la fleur est à terre,
Qui la veut ramasser ?

Les moutons sont en plaine,
L'été vient à grands pas.
La pauvre marjolaine
Ne refleurira pas.

Mais si mon cœur ne change,
Comment me repentir ?
Le loup est dans la grange
Et n'en veut pas sortir.

Si je ne me marie,
Il faudra m'enfermer.
Hélas ! Vierge Marie,
Empêchez-moi d'aimer !

PAUVRE LISE

A Léon Valade.

Avant-hier, la pauvre Lise,
Sans crier gare, a trépassé.

Elle est au milieu de l'église,
Sur un tréteau qu'on a dressé.

Elle est en face de la Vierge,
Elle qui pécha tant de fois.

A ses pieds fume un petit cierge
Dans un long chandelier de bois.

Les gens qui sortent de confesse
Ont grand'hâte de s'en aller,

Et le curé bâcle sa messe,
Son déjeuner pourrait brûler.

Aux malheureux courte prière,
Ça ne rapporte quasi rien.

Pas une âme autour de la bière ;
On dirait qu'on enterre un chien.

Seul, à genoux près de la porte,
Je regarde et je n'ose entrer.

Je pense aux cheveux de la morte
Que le soleil venait dorer,

A ses yeux bleus de violette,
Si doux alors que je l'aimais,

A sa bouche aujourd'hui muette
Et qui ne rira plus jamais.

Toute ma vie est en déroute.
A chaque coup du glas des morts,

Comme un peuplier sur la route
Mon âme tremble dans mon corps.

Ah! pauvre belle, au temps des fèves,
Comme tu m'embrassais pourtant!

Quelle misère! Où sont les rêves
Qui nous rendaient le cœur content?

Toi qu'on disait la plus frisquette
Des filles de Château-Gaillard,

Ta dernière chemise est faite
De quatre planches de fayard.

Adieu, branle-bas et bombances,
Adieu la fleur de nos chansons!

Tu n'iras plus, aux folles danses,
Marcher sur le pied des garçons!

Ton bras plus ferme que l'ivoire,
Comme un chardon s'est desséché.

Ta gorge ronde est aussi noire
Que l'image de ton péché;

Tes lèvres, fleurant comme roses,
Où l'amour menait si grand bruit,

Tes lèvres sont à jamais closes,
Tes yeux moqueurs sont dans la nuit.

Ta jeunesse s'est consumée
Comme un feu de pâtre en plein bois,

Tu t'en vas comme la fumée
Qui s'éparpille autour des toits.

Dis-moi, pauvre âme abandonnée,
As-tu déjà vu le bon Dieu?

Au puits d'enfer es-tu damnée ?
As-tu mis la robe de feu ?

As-tu mis le camail de soufre
Et la mitre de plomb fumant ?

Parle, parle. Est-ce vrai qu'on souffre
Mille morts éternellement ?

S'il ne te faut qu'une neuvaine
Pour sortir du mauvais chemin,

Pour vêtir la cape de laine,
Je n'attendrai pas à demain.

Traversant forêts et rivières,
Les pieds saignants, le cœur navré,

A Notre-Dame de Fourvières,
Pénitent noir, je m'en irai.

Bienheureux le pauvre qui touche
Les grains d'or de son chapelet !

Elle peut d'un mot de sa bouche
Nous rendre blancs comme le lait,

Elle peut d'un signe de tête
Effacer notre iniquité.

Je lui donnerai pour sa fête
Manteau d'hiver, manteau d'été;

Et quand viendra la grande foire
Je veux offrir à son Jésus

Un moulin aux ailes d'ivoire,
Pour qu'il rie en soufflant dessus.

LES CLOCHES DU PAYS

A Sully Prudhomme.

Combien je vous aime, ô voix argentines,
Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans!
Ave-Maria, laudes et matines,
Combien mon cœur bat quand je vous entends!

Aux jours bienheureux de ma prime enfance,
Quand j'étais encor timide et pieux,
Mon sommeil était sous votre défense,
Et vous me faisiez des rêves joyeux.

Rien n'était si beau que vos envolées
Dans le grand soleil de l'après-midi;
Je suivais des yeux vos notes ailées
Qui tourbillonnaient dans l'air attiédi;

Puis rasant l'église et ses vieilles tombes,
Planant sur le bourg à peine un moment,
Comme un fol essaim de blanches colombes,
S'en allaient se perdre au bleu firmament;

Et sous votre toit de mousse et de lierre,
Lorsque tes voisins étaient endormis,
Notre causerie était familière,
Ainsi qu'il convient à de vieux amis.

O musique chère, heure sans pareille !
Que tous nos propos étaient ingénus !
Nous nous comprenions alors à merveille ;
Vos moindres secrets, je les ai connus.

Parfois nous disions ensemble un cantique
Mon cœur s'inondait bientôt de clarté,
Le ciel s'entr'ouvrait ; dans l'azur mystique,
Dieu m'apparaissait, plein de majesté.

La Vierge brillait plus qu'on ne peut dire
En robe couleur de fleur de pêcher ;
Jésus, souriant d'un divin sourire
Me faisait du doigt signe d'approcher,

Et, comme en avril fleuronne et verdoie
Le verger où passe un reflet des cieux,
Tout le paradis était dans la joie,
Rien qu'à voir jouer l'enfant gracieux.

Oh ! qui me rendra l'étoile des mages ?
Où donc croît encor le rameau bénit ?
Quand reviendrez-vous, rustiques images,
Visions d'amour, rêves d'infini ?

Hélas! j'ai tant vu d'hommes et de choses
Apparaître et puis s'en aller soudain!
Un souffle de mort a flétri les roses
Qui faisaient l'orgueil du petit jardin.

L'horizon d'antan se trouble et recule
Et l'ombre envahit le cœur délaissé.
Cloches de l'aurore et du crépuscule,
Rendez-moi de grâce un peu du passé.

Cloches qui riez quand l'aube s'allume,
Cloches qui pleurez quand le jour s'enfuit,
Angelus du soir perdus dans la brume,
Glas des trépassés qu'emporte la nuit,

Carillons, lancés à travers l'espace,
Qui faites un bruit d'oiseaux envolés,
Belles qui chantez pour le vent qui passe
Comme l'alouette au milieu des blés,

Cloches qui courez au ras des prairies,
Cloches qui frôlez la cime des bois,
Sur l'aile d'argent de vos sonneries
Emportez mon âme au ciel d'autrefois!

Je vous reconnais. Vous êtes les mêmes
Qui m'aimiez jadis: — Jadis et depuis
En avez-vous fait de joyeux baptêmes!
Que d'enterrements vous avez conduits!

Quand pour saint Joseph ou pour Notre-Dame
Vous carillonnez aux jours de gala,
Votre vieux clocher semble rendre l'âme;
Triste logement que vous avez là !

Mais les martinets vous restent fidèles ;
Des moineaux transis vous avez pitié ;
Avec les ramiers et les hirondelles
Vous êtes toujours en grande amitié.

Qui donc mieux que vous, ô bonnes chrétiennes,
Parlerait d'espoir aux hommes changeants ?
Vos tintements clairs, vos grêles antiennes
S'en vont droit au Dieu des petites gens.

Infiniment douce, infiniment tendre
Est votre chanson de chaque matin ;
Et moi, l'oublieux, rien qu'à vous entendre,
Je retrouve encore un peu de latin,

Un peu du latin de l'hymne à Marie
Que disait ma mère en vous écoutant,
A l'heure de paix et de rêverie
Où la lune rose était sur l'étang.

FEU FOLLET

A Antoine Cros.

Souvent je rencontre à la brune
Un feu follet qui, tremblotant,
Mire ses yeux verts dans l'étang
Où frétille un rayon de lune.

Comme un esprit malicieux
Il m'accompagne et me houspille ;
La brise de nuit éparpille
Sa chevelure dans les cieux.

Sylphe, lutin, flamme ou fumée,
Selon qu'il plaît au vent moqueur,
Ses grands yeux fous me vont au cœur
Comme ceux de la bien-aimée.

Parfois dans la brume, au lointain,
Il s'évanouit comme un rêve ;
On dirait que là-bas se lève
La blanche étoile du matin.

Puis il renaît, semble m'attendre
Et me regarde et se tient coi,
Toujours avec je ne sais quoi
D'égaré, d'ardent et de tendre.

Ah ! cette lueur de printemps,
Cette flamme au vent qui s'envole,
C'est mon âme changeante et folle,
Lâche et vaillante en même temps,

C'est mon âme dont les tendresses
Montent jusqu'aux étoiles d'or,
Mon âme qui réclame encor
Sa part des divines caresses.

C'est mon âme d'enfant gâté,
Qu'un souffle entraîne à la dérive,
Toujours, hélas ! quoi qu'il arrive,
En quête de sa volonté.

Pauvre flammèche qui rougeoie
Sous les rafales de l'amour,
Et quand donc pourrai-je à mon tour,
Flamboyer comme un feu de joie,

Et de ma gloire éblouissant
Le bois paisible et l'eau dormante,
Me perdre au fond d'une tourmente,
A l'horizon couleur de sang !

CIMETIÈRE DE CAMPAGNE

A Ernest Renan.

J'ai revu le cimetière
Du bon pays d'Ambérieux
Qui m'a fait le cœur joyeux
Pour la vie entière,

Et, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand dans la farce commune
J'aurai joué mon rôlet,
Et récité mon couplet
Du clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas d'épitaphe superbe,
Pas le moindre tralala;
Seulement, par ci, par là,
Des roses dans l'herbe,

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon.

Ah ! dans ce décor champêtre
Comme je dormirai bien !
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être !

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité !

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe,

Est encore là tout près
Qui monte sa vieille garde,
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans
Et n'en sont pas plus moroses ;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps.

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire,

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées
Et joueront dans nos allées
A saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux,
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
A mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Ils se tiendront par la main,
Regardant tout sans mot dire,
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

« Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant;
Que Dieu le bénisse!

Jamais il n'a fait affront
A qui l'invitait à boire. »
Et pour fêter ma mémoire,
Ils s'embrasseront!

A LA BRESSE

O mon petit pays de Bresse si modeste,
Je t'aime d'un cœur franc ; j'aime ce qui te reste
De l'esprit des aïeux et des mœurs d'autrefois ;
J'aime les sons traînants de ton langage antique,
Et ton courage simple, et cette âme rustique
Qu'on sent frémir encore au fond de tes grands bois.

J'aime tes hommes forts et doux, tes belles filles,
Tes dimanches en fête avec leurs jeux de quilles
Et leurs ménétriers assis sur un tonneau ;
Tes carrés de blé d'or qu'une haie environne,
Tes vignes en hautains que jaunira l'automne,
Tes villages qu'on voit se regarder dans l'eau.

Tu n'as pas, il est vrai, ces allures hautaines
Qui frappent le vulgaire, et tes claires fontaines
Ne disent rien au cœur des foules, Dieu merci ;
Sur la harpe ou la lyre on t'a peu célébrée,
Mais, telle que voilà, pauvre, simple, ignorée,
Sans atour ni façons, tu me plais mieux ainsi.

Pardonne, vieille mère à la face chenue,
Si, dans tes yeux si doux lisant ma bienvenue
Et tout émerveillé du bruit de tes échos,
Rimeur improvisé, fol oiseau de passage,
Pour te ragaillardir, j'ai mis à ton corsage
Ce bouquet de bluets et de coquelicots.

LE POÈME DU PAYSAN

LE POÈME DU PAYSAN

A mon oncle Antoine Vicaire.

Vous avez vu, sous les bastilles,
Ces petits soldats en guenilles.
On leur a dit: « Marche; au canon! »
C'est bien. Ils vont, tombent et meurent;
A peine un cri. Ceux qui demeurent
Ont oublié déjà leur nom.

Ainsi du paysan. Sans crainte
Il accomplit son œuvre sainte,
Il est dans la mêlée aussi.
Nourricier de la race humaine,
Qu'un beau jour il tombe à la peine,
Qui de nous en prendra souci?

Certe il aimerait vivre à l'aise,
Étendu dans sa large chaise,
Devant un pot de petit bleu.
Comme vous, bourgeois de la ville,
Il aimerait, heureux, tranquille,
A s'ébaudir au coin du feu.

Mais à peine, las de sa veille,
En son lit étroit il sommeille;
Voici qu'éveillée à demi,
L'aube fraîchit; la nuit est blanche.
Le besoin vient, qui par la manche
Tire le lutteur endormi.

Eh! debout, debout! — Lui s'étire.
« Encore un peu... » — Bon, que va dire
Ta femme qui n'aura demain
Rien à donner au *fieu* qui pleure!
N'as-tu pas honte? Allons, c'est l'heure. »
— Le voilà sur le grand chemin.

L'étendue immense est muette.
Pas un frisson; une alouette,
Seule, monte, monte au lointain.
Courbé comme sous la mitraille,
L'homme va, vient, sue et travaille;
Le soleil éclate soudain!

Soudain mille voix dans la brise
Murmurent; le coq de l'église
Se penche d'en haut pour mieux voir
La rude joute qui commence.
Bêches, râteaux entrent en danse;
La fête dure jusqu'au soir.

Il faut se battre avec la terre,
Car, toujours pleine de colère,
L'aïeule couve son trésor.
Une âme chaude est sous l'écorce;
Il faut chasser de vive force
L'avare accroupi sur son or.

C'est d'abord le temps des semailles,
Le blé vert, où chantent les cailles,
Qu'on voit moutonner dans le vent,
Puis le blé jaune où, hors d'haleine,
La faux alerte se promène,
Reluisante au soleil levant.

C'est, sur la colline pelée,
La vigne de Midi brûlée,
C'est, durant les longs soirs d'hiver,
Le chanvre qu'on teille en famille,
C'est la charrue et la faucille,
Le pain grossier, souvent amer.

Et cependant guette à la porte,
Attendant que le maître sorte,
La fièvre, un doigt sur le loquet.
A l'âtre un peu de chènevotte;
Le vieux père est là qui grelotte,
Marche, ahu, dia, mon bourriquet!

Puis vient l'impôt. Hardi, bonhomme !
Le roi, qui te sait économe,
Veut voir le fond de tes grands bas.
La huche est vide et l'enfant crie;
Bientôt ta Jeanne se marie.
Il faut payer; on n'attend pas.

Ah ! vraiment, la misère est grande ;
Et que de martyrs la légende
A dédaignés ! — Pourtant, tout doux !
Ce pauvre diable sans histoire,
Sous son bonnet de laine noire,
Est plus heureux, plus gai que nous.

Ne le plaignons pas. La tempête
Passe et l'épargne ; sur la tête
Il a le ciel tout grand ouvert.
Sa pauvreté se sent bénie;
Calme, il grandit dans l'harmonie
Que font l'eau vive et le pré vert.

Que l'herbe jaunisse ou verdoie,
Dieu lui compte sa part de joie.
Le matin lui parle en riant,
Il va boire aux sources prochaines ;
La paix qui tombe des grands chênes
Emplit son cœur mâle et vaillant.

Puis, quand vient l'heure désirée,
L'heure de la moisson dorée,
Quand, sous le ciel vaste et dormant,
Comme fait une mer immense,
Frémit, murmure et se balance,
Le champ de seigle ou de froment ;

Sous les lourdes grappes d'automne,
Quand la cuve crie et bouillonne,
Quand sous l'effort près d'éclater,
Le pressoir las enfin s'arrête,
N'est-il pas vrai qu'alors c'est fête,
Que le cœur se prend à chanter ?

Oui, dans cette nature austère
Le paysan croît et prospère.
Comme un enfant obéissant,
La terre pour lui se fait belle ;
Il a dompté le sol rebelle,
Il est maître, il est tout-puissant !

O race forte aux mains calleuses,
Durs laboureurs, bonnes fileuses,
Ménagères des anciens temps,
Vaillants gars, danseurs de bourrée,
Vous par qui croît l'herbe sacrée,
Vous qui nous faites le printemps !

Hôtes pensifs des métairies,
Vous à qui forêts et prairies
Gardent leurs parfums du matin,
Vous les tranquilles, vous les sages,
Vous qui voyez, comme les mages,
Poindre une étoile au ciel lointain.

N'enviez pas nos petitesses,
Nos dégoûts d'un jour, nos tristesses,
Nos grands espoirs sans lendemains.
Vous du moins, votre œuvre est féconde;
L'avenir de notre vieux monde
Repose sur vos larges mains.

Regardez, doux et fiers comme elle,
Rêver la nature immortelle,
En sa nonchalante beauté.
Vous êtes forts; ayez l'audace.
Osez donc regarder en face
Le grand jour de la Liberté!

En vous habite une âme juste;
Vous êtes le chêne robuste,
Le chêne du milieu des bois.
Tout autour les ronces fleurissent,
Les moineaux francs se réjouissent,
La feuillée est pleine de voix.

Allez, hersez, sarclez l'ivraie,
Faites jaillir de l'oseraie
La pampre rouge ou l'épi blond;
Les deux genoux dans la grande herbe,
Comme vos bœufs à l'œil superbe,
Creusez lentement, mais profond.

En dépit de la lune rousse,
Que dans vos verres le vin mousse,
Pris à la bonde du tonneau.
Profitez bien de vos dimanches.
Que des fermes au soleil blanches
Monte une odeur de foin nouveau.

Puis, s'il faut perdre votre année,
Si la faim vient, louve acharnée,
Rôder autour du petit feu,
Si vent, sécheresse ou froidure,
Vraiment la misère est trop dure,
Si c'en est trop, pensez à Dieu.

Car au paysan chargé d'âge,
Du port suprême après l'orage,
De la patrie après l'exil
Il ouvrira la grande porte.
« Vous êtes pauvres, que m'importe?
Entrez, bonnes gens, dira-t-il.

Comme moi jadis, dans la peine,
Vous avez porté votre chaîne;
Entrez c'est bien. » — Et délivrés
Du vain rêve où l'esprit s'égare,
Dans a paix du pauvre Lazare,
Joyeux vous vous endormirez!

FIN.

TABLE

ÉMAUX BRESSANS

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Plusieurs poésies des *Émaux Bressans*, avant d'être réunies en volume sous ce titre, ont paru dans divers recueils, revues et journaux. Voici, dans leur ordre chronologique de publication, l'indication de ces pièces, souvent réimprimées, et des périodiques où elles ont paru pour la première fois :

Ma Muse a le pied mignon (*La Joute*, 15 juillet 1872) — Croquis bressans (*Le Courrier de l'Ain*, 7 janvier 1873) — Paysage ; En Bresse (*La Renaissance artistique et littéraire*, 5 avril 1873) — Le Poème du paysan (*id.*, 3 août 1873) — Bonheur bressan ; A la Bresse (*Le Courrier de l'Ain*, 6 décembre 1873) — Jacques Printemps (*id.*, 23 avril 1874, sous le titre : Le Chevalier Printemps) — Épitaphe (*Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, livraison de juillet-août-septembre 1875) — Premier soleil (*id.*, livraison de janvier-février-mars 1876) — Jeanne ; Ballade de Frère Panuce (*Le Parnasse Contemporain*, Paris, A. Lemerre, 1876) — Buveurs bressans (*La République des lettres*, 10 décembre 1876) — A la vogue (*id.*, 4 février 1877) — Encore une (*id.*, 20 mai 1877) — Après l'hiver (*Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, livraison de janvier-février-mars 1878, sous le titre de « Avril » mais qui n'est pas la même pièce qu' « Avril », de la page 171 de l'édition Charpentier) — Petit cochon (*Le Courrier de l'Ain*, 29 juillet 1878) — Loin du monde (*Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, livraison d'octobre-novembre-décembre 1878, sous le titre : Poésie) — Au Sermon (*Salon illustré de 1879*, Paris, L. Baschet, 1879) — Boutade (*Le Temps*, 31 octobre 1879) — Le Bonheur (*Revue de France*, 1er mars 1881) — Berceuse (*Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, livraison de janvier-février-mars 1882) — Au mail (*Paris-Moderne*, 15 février 1882) — Feu follet (*id.*, 25 avril 1882)

— Frère Grégoire (*id.*, 25 juillet 1882) — Rose, Rosette ; Chez la mère Gagnoux (*id.*, 10 novembre 1882) — Le Chapon (*Annales de la Société d'émulation de l'Ain*, livraison d'octobre-novembre-décembre 1882).

Deux éditions des *Émaux Bressans* ont été publiées, l'une en 1884, l'autre en 1904. En voici la description :

GABRIEL VICAIRE. — ÉMAUX BRESSANS. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle, 13* (Imprimerie E. Capiomont et V. Renault), 1884, in-18.

1 faux-titre avec, au v°, la justification du tirage de luxe ; 1 titre ; 291 pp. de texte. Couverture jaune imprimée.

Édition originale publiée à 3 fr. 50. Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, à 7 francs.

En 1889, d'accord avec l'auteur, l'éditeur a fait réimprimer, par Gaston Née, de nouveaux faux-titres, titres et couvertures pour les exemplaires restant alors en magasin. Ces couvertures et titres portent la mention : *Nouvelle édition* et la date de 1889.

L'Académie française, en 1890, a décerné le prix Archon-Despérouses, prix de poésie, à Gabriel Vicaire pour ses *Émaux Bressans*.

ÉMAUX BRESSANS, par Gabriel Vicaire. *Paris, librairie Henri Leclerc, 219, rue Saint-Honoré* (Vendôme, imprimerie Frédéric Empaytaz), 1904, in-16 carré.

1 faux-titre ; 1 titre ; 288 pp. de texte ; 1 p. non ch. pour l'achevé d'imprimer daté du 10 janvier 1904, et 1 f. blanc. Couverture imprimée en bistre et or sur papier vert d'eau. Texte encadré de filets roses, bleus et verts.

Seconde édition, publiée à 5 fr. Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés sur papier du Japon, à 15 francs, et 7 exemplaires sur papiers de couleurs alternées, rose, bleu et vert, non mis dans le commerce.

Cette édition, collationnée sur les manuscrits du poète, est absolument conforme, comme texte, à l'édition originale ; l'ordre des pièces a été rigoureusement suivi ; la ponctuation seule a été rétablie telle qu'elle devait l'être normalement.

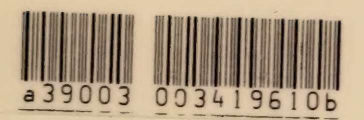
C'est le texte de cette édition que reproduit la BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 25 FÉVRIER 1919

PAR PROTAT FRÈRES

A MACON


a39003 003419610b

